

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 26 Fevrier 1874.

No. 9.

POESIE.

LA MORT DE MA MÈRE.

Omnia tecum una perierunt gaudia nostra.
CATULLE C. LXVIII.

Jadis quand je voyais un pauvre enfant sans mère
Je sentais aussitôt des pleurs mouiller mes yeux ;
Je m'en allais plaignant sa destinée amère,
Car alors moi j'étais heureux.

Orphelins, aujourd'hui, saluez votre frère !
Ah ! vous devez, je crois, me plaindre à votre tour,
Je suis plus malheureux que vous n'étiez naguère
Après le grand et triste jour.

Avez-vous bien pleuré ? Je pleure plus encore !
Votre mère, en mourant, vous pressa sur son cœur ;
Moi je n'ai pu jouir, au jour que je déplore
Même de ce triste bonheur.

Ma mère, cependant, j'aurais donné ma vie
Pour pouvoir assister à ton dernier soupir ;
Je voulais être là pour voir ta main chérie
Encore une fois me bénir.

Je voulais recueillir ta dernière parole
Pour la graver alors dans le fond de mon cœur,
Je voulais d'un baiser le parfum qui console ;
Mais non, je n'eus que la douleur.

Je t'avais contristée, ô ma mère, peut-être,
J'avais peut-être hélas ! percé ton cœur si bon ?
A genoux près de toi j'aurais voulu paraître
Pour te demander mon pardon.

Tu pleurais loin de moi dans ta tendresse extrême,
Mais tu pleuras surtout à mon dernier départ,
Et parmi tes enfants, quand vint l'heure suprême,
Seul hélas ! je fus en retard !

Ah ! viens me consoler au sein de ma tristesse ;
Ton pauvre enfant n'a pu te faire ses adieux,
Dans un songe en son cœur viens ramener l'ivresse
Par un regard de tes doux yeux.

Souvent, souvent du moins, quand mon âme succombe
Sous le poids des ennuis, sous l'excès de son deuil,
Au moment solennel où l'humide nuit tombe
J'irai m'asseoir sur ton cercueil.

Là, je rappellerai ta douceur angélique,
Ta piété, ton cœur, tes incessants travaux ;
Aux clartés de la lune, astre mélancolique,
Mes yeux liront ces tristes mots.

“ Elle était dans le monde ainsi qu'une étrangère,
“ Sans regrets vers le ciel elle dut s'envoler ;
“ Mais ses pauvres enfants restés seuls sur la terre
“ Qui donc pourra les consoler ? ”

M.



LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



NFIN, sous la planche de ventre, à laquelle il est suspendu et débordant un peu à l'arrière, se trouve un treillage comme on en voit sous les voitures de roulier, qu'on appelle le *trap*, et qui contient les objets pesants ainsi que les gros ustensiles de cuisine.

Des poches de diverses grandeurs sont fixées aux cerceaux de l'intérieur, et servent à contenir de petits objets d'un usage journalier, tels que brosses, peignes, ciseaux, etc.

Un cadre en bois garni de fortes courroies croisées et tendues est suspendu à l'intérieur. C'est le lit du voyageur, qui le recouvre pour la nuit d'un matelas

ou de quelques peaux de moutons.

Un timon énorme, deux chaînes d'enrayage et un sabot en fer ou en bois complètent le wagon.

A cette immense machine, qui peut porter jusqu'à trois mille kilogrammes, on attelle cinq ou six paires de bœufs au moyen de jougs qui portent sur le cou de l'animal et lui permettent de déployer toute sa force.

Le conducteur est généralement un *baastard* (on appelle ainsi le métis provenant des relations d'une Hottentote avec un blanc ou même avec des Africains d'une autre race que la sienne).

Tous les *baastards* sont d'excellents cochers et manient avec une vigueur et surtout avec une dextérité merveilleuse un énorme fouet dont le manche a plus de six mètres de longueur. La courroie, plus longue encore de deux mètres environ, se termine par une *foreslock* (mèche ou *brince* de postillon) d'environ soixante centimètres, faite avec la peau de certaines antilopes.

Le *leader*, qui n'a souvent que quatorze à quinze ans, marche en tête de l'attelage et se sert pour activer ses animaux du *jambock* ou cravache en hippopotame.

Ces chariots, qui sont la véritable demeure des colons en voyage, pèsent par eux-mêmes un poids énorme, car vu l'état affreux des routes, dont un Européen ne saurait se faire une idée, tout doit être sacrifié à la solidité.

Le soir, on laisse retomber les deux rideaux de l'avant et de l'arrière, on allume la lampe suspendue au centre du chariot, on étend les matelas, les couvertures, et l'on se met au lit exactement comme dans sa propre maison.

Décidé à ne rien négliger pour pénétrer dans l'intérieur jusqu'à ce qu'elle eût découvert son mari, Mme Bartelle avait acheté deux wagons : un grand d'abord, qu'elle habitait avec ses filles et la fidèle Toinette, puis un autre plus petit, mais très-solide, destiné à remplacer le premier, si l'on arri-

vait à des passages impraticables aux grands chariots.

Avec son avarice habituelle, Geneviève avait saisi cette occasion de voyager aux dépens des autres et demandé à Mme Bartelle la permission d'occuper provisoirement le petit wagon.

—Dès qu'il te deviendra nécessaire, j'en achèterai un, dit Geneviève ; mais j'aurai toujours économisé une partie du trajet.

Il en résultait naturellement qu'au bout de huit jours, Geneviève regardait le chariot comme lui appartenant. Elle en aurait même fait déguerpir Bertrand Gavard, le domestique de Juliette, si la présence de cet homme ne l'avait rassurée pendant la nuit Valentin et sir Richard occupaient le même chariot. Savinien en avait un pour lui seul. Son domestique couchait à l'arrière, séparé de lui par un rideau. Le cinquième chariot était la propriété de Morany. Dans le sixième, logeaient Mme Clémence Martigné, sa domestique, et le petit Frédéric.

Guidée par les conseils d'un missionnaire qu'elle avait eu la bonne fortune de rencontrer à Graaf-Reinet, Juliette avait acheté entre autre deux ânes pour ses filles. Certaines parties de l'Afrique, en effet sont infestées par une maladie particulière aux chevaux, qui n'en laisse échapper aucun. En d'autres endroits, la mouche *tsetsé*, inoffensive pour l'homme, décime les bœufs et les chevaux par ses piqûres toujours mortelles. Les ânes seuls échappent à tous ces dangers. La sûreté de leur pieds les rend d'ailleurs d'une grande utilité dans ces pays de ravins et de fondrières.

Les premiers jours du voyage furent excessivement difficiles, à cause des habitudes paresseuses de Clémence et de Geneviève. On était convenu d'adopter la méthode habituelle des Boërs, c'est-à-dire de partir vers trois à quatre heures du matin, afin d'éviter la chaleur, et de marcher jusqu'à neuf heures environ. A cette heure-là, on fait halte ; on lâche les bœufs, qui vont paître aux environs l'herbe, sur laquelle ils ne trouvent plus de rosée. Vers trois à quatre heures de l'après-midi, on repart et l'on voyage encore jusqu'à neuf heures. Une fois le souper terminé, chacun se hâte d'aller dormir, afin d'être prêt pour le lendemain. Les Hottentots seuls restent au coin du feu à fumer et à se raconter d'interminables histoires.

Quand on éveillait les deux Parisiennes, il fallait comme on dit, la croix et la bannière pour les décider à se lever. Leur toilette prenait un temps infini. Chacun se réglant d'abord sur ce retard prévu, il en résultait qu'on partait généralement trois ou quatre heures après le moment fixé.

XVII.

Au bout d'une quinzaine de jours, on arriva enfin à Colesberg, la dernière garnison située sur les frontières de la colonie et des pays habités par les tribus sauvages. Là se trouvait un régiment de cavalerie dont sir Richard Overnon connaissait le colonel. Les officiers, qui s'ennuyaient profondé-

ment dans ce pays sans ressources, accueillirent avec empressement les voyageurs français.

Tout en leur fournissant une foule de renseignements qui donnaient encore plus de probabilité à la présence de Gaspard Novéal aux environs de Kuruman, ils firent leurs possibles pour dissuader les trois femmes de leur expédition, qui allait devenir très-périlleuse. La peinture exacte, du reste, des dangers et des privations qu'elles allaient avoir à surmonter, effraya vivement Clémence et Geneviève. Si Mme Bartelle avait consenti à ne pas pousser plus avant, peut-être auraient-elles volontiers renoncé à une expédition dont leurs fatigues passées les avaient déjà découragées. Mais Juliette restait inébranlable.

Grâce à son énergie, Mme Bartelle avait soutenu d'une façon merveilleuse la fatigue de la route. Clémence, au contraire, avait beaucoup perdu de sa beauté. Sir Richard et Valentin ne purent s'empêcher de faire cette remarque à une soirée que les officiers du 27^e improvisèrent en l'honneur des jolies voyageuses. Malgré la simplicité de sa toilette, Mme Bartelle y obtint beaucoup de succès. Les plus brillants officiers s'empressèrent autour d'elle.

Vers onze heures du soir, Juliette fit signe à Clémence qu'il était temps de se retirer. Celle-ci, alors dans tout le feu de son triomphe, n'eut garde d'obéir à cette muette invitation. Mme Bartelle fut obligée de lui rappeler qu'on devait partir le lendemain à quatre heures du matin.

—C'est impossible ! s'écria Clémence. Nous sommes trop fatiguées : il nous faut encore un jour de repos.

Ce fut la répétition de la scène de tous les jours ; mais, cette fois, les deux cousines se trouvaient plus vivement surexcitées. Clémence était persuadée que le dépit d'avoir été vaincue par elle était le véritable motif de l'insistance de Mme Bartelle. De son côté, celle-ci céda peut-être, à son insu, au sentiment pénible que lui avait fait éprouver la froideur de son cousin.

Lorsqu'on fut sorti de la vaste pièce, qui avait servi de salle de bal, l'orage éclata. Cette fois, Juliette, prenant son parti, déclara qu'elle ne voulait plus avoir à soutenir de pareilles discussions.

—Vous m'avez fait perdre plus de quinze jours, dit-elle à Clémence et à Geneviève. Dans un voyage comme le nôtre, les heures mêmes sont précieuses. Puisqu'il vous est impossible de suivre les conseils qui vous sont donnés de tous côtés, trouvez bon que je m'y conforme. Demain, je pars avec vous ou sans vous.

—Que va faire Valentin ? se disait Mme Bartelle, en s'occupant activement de tous ses préparatifs. Si je lui demande de m'accompagner, je sais qu'il le fera, ne fût-ce qu'à cause de mes enfants ; mais ce sera pour lui un grand chagrin de quitter Clémence. Ai-je le droit de les séparer ainsi, moi qu'il n'aime pas et qui ne puis lui offrir aucun dédommagement, puisque je n'ai pas même le droit de l'aimer ? Puis, voyager seule avec lui... Non, non... pour Valentin comme pour moi, je ne le dois pas... Et pourtant, j'ai peur de Morany... S'il n'y avait que moi encore, mais mes deux pauvres petites filles !... Dieu puissant qui lisez dans mon cœur, s'écria-t-elle avec une profonde angoisse, inspirez-moi ce que je dois faire. De tous côtés je ne vois que dangers pour moi !

Elle se jeta à genoux et pria avec ferveur. Au bout de quelques minutes, elle se releva plus ferme et plus courageuse.

—Faisons notre devoir, murmura-t-elle, Dieu me protégera. Je ne dirai rien à Valentin.

Désespéré de voir s'éloigner Mme Bartelle et les deux petites filles, qu'il adorait, Valentin supplia Juliette de rester ; elle fut inébranlable.

Valentin se trouva blessé de ce que Mme Bartelle avait négligé de l'avertir plus tôt, de le consulter, et surtout de lui demander à l'accompagner. Au fond, comme tout homme qui se sent des torts, il cherchait à se justifier envers lui-même aux dépens des autres. En voyant l'air contraint de Juliette auprès de lui, il l'attribua aux reproches que devait se faire sa cousine à son égard. Il ne comprit pas que la pauvre femme n'osait parler de peur de laisser éclater les sanglots qui l'étouffaient. Quand à Morany, depuis son arrivée à Colesberg, il ne s'était mêlé de rien. Prétendant une indisposition, il était resté dans son wagon et n'avait même point paru au bal des officiers. Lorsque Mme Bartelle le prévint de son intention de partir sans ses cousines, il s'empressa de déclarer qu'il l'accompagnerait.

Sous prétexte de laisser au gros de l'expédition le guide qu'on avait pris à Graaf-Reinet, M. Morany feignit d'en chercher un autre.

—J'ai trouvé notre affaire, dit-il le soir même à Juliette. Tandis que nous courions après des guides, nous en avons un excellent parmi nos domestiques. Le métier qu'on appelle Ben-Mossul, et que j'ai à mon service, connaît tous les chemins de la colonie. Il a même voyagé bien au delà de Kuruman.

Cette découverte fit un grand plaisir à Mme Bartelle, qui hésitait à enlever le guide que ses cousines réclamaient à grands cris, et qui ne pouvait cependant se mettre en route sans avoir avec elle quelqu'un qui connaît le chemin.

D'après les renseignements recueillis sur la route ainsi qu'à Colesberg, Juliette avait pris le parti de gagner directement Kuruman, où demeurait M. M..., missionnaire célèbre par son zèle ainsi que par son influence sur les indigènes. Nul mieux que lui ne pouvait renseigner la jeune femme et lui faciliter les moyens de retrouver son mari.

Comme il était probable que Juliette serait obligée de rester quelques jours à Kuruman, elle espérait que cela donnerait le temps à ses cousines de la rejoindre.

Ce fut Juliette qui arrangea cela avec les autres voyageurs. M. Morany ne parut qu'à l'instant du départ. Geneviève et Clémence avaient supposé d'abord qu'il leur en voulait de ce qu'elles l'avaient beaucoup négligé depuis quelques temps. Le laisser partir seul comme elles le faisaient était d'ailleurs un acte d'ingratitude de la part de Geneviève et de Clémence qui lui avaient tant d'obligations.

Il paraît cependant qu'elles se trompaient sur ses dispositions à leur égard, car il prit congé d'elles d'une façon fort amicale.

Valentin, sir Richard, Guitarnan et quelques officiers avaient projeté d'escorter Mme Bartelle jusqu'à une certaine distance de Colesberg ; mais elle s'y opposa formellement. La pauvre femme se sentait le cœur trop gonflé pour s'exposer à recommencer la scène si cruelle des adieux.

Au moment où tout le monde se leva de table pour conduire Mme Bartelle et Morany à leurs chariots, Valentin se sentit le cœur serré par une tristesse invincible et par un profond mécontentement de lui-même.

La petite Emma, qui s'était toujours figurée, quoi qu'on pût lui dire, que M. Mazeran partait avec elle, jeta les hauts cris lorsqu'il lui dit adieu. Quant à Cécile, elle pleurait silencieusement et

embrassait son ami Frédéric, qui voulait monter dans le wagon avec elle, en dépit de tout le monde.

—Tu nous laisses partir toutes seules, cousin Valentin, disait Emma, toi qui avais promis de ne jamais nous quitter ! Nous aurons si peur la nuit maintenant ! Quand maman voyait que nous pleurions, elle nous disait que tu étais là, et qu'en t'appelant tu accourrais à notre aide. Qui est-ce qui viendra nous secourir maintenant, ma sœur, ma pauvre maman et moi ? Mon bon cousin, je t'en prie, viens avec nous !

Valentin la consolait de son mieux, mais lui-même avait les yeux remplis de larmes. En ce moment plus que jamais, il sentait combien il était coupable d'oublier le serment qu'il avait fait de protéger ces deux enfants. Si cette sorte de mauvaise honte et la crainte de paraître ingrat envers Clémence ne l'avaient retenu, il serait parti n'importe comment avec sa cousine. Mme Martigné, qui le vit faiblir, vint le chercher et lui prit le bras en lui parlant à l'oreille. Pour la suivre, il voulut déposer à terre la petite Emma, qu'il tenait dans ses bras, mais l'enfant, se cramponnant à lui, refusa de le quitter.

—Viens, ma pauvre enfant, dit Juliette en accourant vers sa fille, qu'elle prit dans ses bras, sans regarder ni Valentin ni Clémence.

Sentant que son cœur allait lui manquer et qu'elle ne saurait contenir plus longtemps les sanglots qui l'étouffaient, Juliette monta dans son wagon après avoir embrassé tout le monde et donna le signal du départ.

Dix minutes après, ses deux chariots et celui de Morany roulaient, à la suite l'un de l'autre, dans la plaine immense qui s'étend au delà de la dernière garnison anglaise.

Huit jours s'écoulèrent sans amener d'autres incidents que ceux qui font toujours partie d'un voyage comme celui qu'avait entrepris Mme Bartelle.

Chaque matin, à quatre heures, le fidèle Bertrand venait éveiller sa maîtresse en frappant à la cloison du chariot. Juliette, qui couchait toute habillée, se levait aussitôt. Pendant qu'elle faisait sa toilette et celle de ses filles, les domestiques ravivaient le feu qui avait brûlé toute la nuit, et préparaient le café.

On mangeait une tranche de viande froide, arrosée de café au lait, ou quelquefois de thé, tout en convenant de l'itinéraire qu'on devait suivre dans la journée. Les Hottentots rassemblaient les bœufs et les attelaient avec les cris et le tapage qui accompagnent toutes leurs actions.

Vers onze heures ou midi, avait lieu une halte d'une heure ou deux, selon les difficultés du chemin parcouru.

Pendant les apprêts du déjeuner, Juliette donnait une leçon à ses petites filles, soit en plein air, soit dans le chariot.

Après le repas, qui se composait le plus souvent de tranches d'antilope grillées sur les charbons, et quelquefois de morceaux de porc-épic ou d'oiseaux tués par M. Morany, les enfants jouaient auprès de leur mère, qui causait avec le créole. Une fois les bœufs reposés et rassasiés, on les attelait de nouveau afin de commencer la seconde étape.

Chaque soir, les chariots dételés étaient placés en demi-cercle, les timons en dedans. Au milieu, on allumait un énorme brasier, destiné à protéger les domestiques contre le froid, ainsi qu'à éloigner les bêtes féroces qu'on entendait rugir presque chaque nuit.

Les deux petites filles s'étaient déjà habituées à ces effroyables rugissements, qui, les jours d'orage

surtout, faisaient trembler la forêt. Elles s'endormaient à côté de leur mère, les bras enlacés et le sourire aux lèvres. Fatiguée des travaux de la journée, Toinette suivait bientôt leur exemple. Juliette seule veillait encore, dévorée par de cruelles inquiétudes, roulant mille projets dans sa tête, et priant Dieu de veiller sur elle et sur ses enfants.

A mesure que l'on avançait, le chemin devenait plus difficile. Il n'y avait plus de route frayée. Le plus souvent, les chariots suivaient le sentier tracé par le pied des animaux se rendant à quelque abreuvoir. On ne rencontrait personne, sauf, de loin en loin, quelques *bushmen* qui s'enfuyaient en apercevant la caravane. L'eau commençait à devenir rare. Morany et le guide avaient ensemble de fréquentes conférences qui inquiétaient Mme Bartelle, parce qu'elle avait remarqué que tous deux se taisaient dès qu'elle apparaissait. Ce guide, nommé Ben-Mossul, paraissait connaître parfaitement le pays, mais sa figure sinistre inspirait à Mme Bartelle une insurmontable antipathie.

XX.

Un matin, huit jours environ après le départ de Colesberg, ce Ben-Mossul, qui marchait en éclaireur à une centaine de pas en avant, revint précipitamment vers les chariots. Morany courut à lui. Ils échangèrent quelques mots d'une voix animée.

—Qu'y a-t-il ? demanda Juliette.

—Il paraît que nous nous sommes trompés de route, répondit Morany ; Ben-Mossul nous engage à prendre davantage sur la gauche.

On changea la direction des chariots avec une précipitation qui inspira une vague inquiétude à Mme Bartelle.

Quelques heures après, on arriva en face d'une véritable palissade de roseaux. Derrière cette palissade naturelle, on apercevait une rivière assez large. De l'autre côté, échoués sur la vase et se chauffant au soleil, d'affreux alligators faisaient miroiter leurs écailles et claquer leurs énormes mâchoires.

—Je me reconnais maintenant, dit Ben-Mossul. Ceci est un affluent de la rivière Orange. Demain matin, nous longerons un peu ces bords, et nous le traverserons à un gué qui est à deux milles d'ici. Pour aujourd'hui, il faut camper ici.

Tandis qu'on dételait les bœufs, Morany prit son fusil et partit pour la chasse avec un de ses domestiques et deux Hottentots. Une heure après leur départ, Juliette entendit dans le lointain les aboiements de plusieurs chiens qui semblaient se rapprocher des wagons. Bientôt une antilope déboucha la forêt et se dirigea vers le fleuve. Elle se blottit dans les roseaux à trois ou quatre cents pas des chariots. Cette antilope était blessé et le sang rougissait sa robe brune tachetée de gris. C'était le *waater-bok* des Hollandais, ou antilope aquatique.

Les aboiements des chiens devenaient plus distincts. Bientôt dix ou quinze de ces animaux sortirent à leur tour de la forêt et se précipitèrent sur l'antilope. Elle voulut se jeter à la nage pour leur échapper, mais le froid de l'eau avait déjà engourdi ses membres fatigués. Elle fit de vains efforts pour traverser les roseaux. Les chiens se précipitèrent sur elle. Ils la renversèrent après deux ou trois minutes d'une lutte désespérée. Un chasseur qui venait d'arriver sauta à bas de son cheval et acheva d'un coup de fusil l'antilope, qui avait déjà blessé deux chiens avec ses cornes acérées et ses pieds aux larges sabots. Un autre chasseur vint

seconder son compagnon, qui s'efforçait de traîner l'antilope sur un terrain plus solide.

Ce *waater-bok* était un bel animal, plus grand qu'un cerf, brun marqué de gris, avec des taches blanches autour des yeux, sur le muffle et à la gorge. Ses cornes, d'un vert grisâtre, avaient la forme d'un S allongé et mesuraient près d'un mètre.

Après avoir dépouillé l'animal, ils s'approchèrent des chariots, Mme. Bartelle envoya Bertrand leur offrir de sa part une hospitalité que tous les voyageurs exercent les uns envers les autres.

Les chasseurs étaient deux officiers du 27^e, absents depuis un mois de leur garnison pour une expédition de chasse. Ils acceptèrent avec empressement le repas qu'on leur offrait. Ils furent tout étonnés de se trouver en face d'une jeune et jolie femme, qui leur fit gracieusement les honneurs du dîner qu'on s'était hâté de préparer.

Comme Juliette avait connu à Colesberg les amis du capitaine Morton et du lieutenant Mac-Bray, les deux officiers n'étaient pas tout à fait des étrangers pour elle. Ils lui racontèrent qu'ils venaient de faire une longue excursion à la poursuite du gibier. De son côté, elle leur apprit son projet et leur demanda conseil sur la route à suivre.

— Votre chemin est de gagner Kuruman, la station des missionnaires, répondit M. Morton, mais vous n'êtes pas sur la route. Il faut que votre guide se soit trompé.

— C'est ce qu'il m'a dit tout à l'heure.

— Il y a au moins trois jours qu'il a quitté la route. Si vous voulez bien le faire venir, je vais lui indiquer ce qu'il faut faire pour reprendre la bonne voie.

On envoya chercher le guide, qu'on eut beaucoup de peine à trouver. En dépit de la loi de Mahomet, il s'était grisé et était tombé la tête la première sur un de ces buissons, de ces mimosas que les colons appellent « attends un peu. » Ce fut du moins ce qu'il raconta quand il arriva, l'air abruti et la figure couverte, en guise de compresses, de plaques de terre jaune mélangée d'huile.

Ces deux messieurs auraient voulu voir M. Morany ; mais comme ils tenaient à regagner avant la nuit leur chariot, qu'ils avaient laissé à cinq milles de là, ils durent prendre congé de Mme. Bartelle.

M. Mac-Bray écrivit une lettre de recommandation très pressante en faveur de Mme. Bartelle à M. M.... le directeur de la station des missionnaires de Kuruman.

Remplis d'admiration pour le courage et la fermeté de cette gracieuse jeune femme, les deux Anglais serrèrent la main de Juliette avec une émotion profonde. Le guide, qui cherchait toujours à éviter leurs regards, leur inspirait une méfiance instinctive, et ils parlaient avec de vives inquiétudes sur le compte de cette pauvre femme et de ses enfants. Ils redoutaient surtout pour elle la traversée d'une partie du désert aride et brûlant que, par suite de l'erreur du guide, il lui faudrait maintenant parcourir pour regagner la route de Kuruman.

— En vérité, dit le capitaine à son compagnon, au bout de quelques minutes de route, j'ai peur pour cette pauvre petite femme. Si mon congé n'était pas sur le point d'expirer, je retournerais lui offrir de l'escorter jusqu'à Kuruman.

— J'y ai bien pensé, reprit le lieutenant, mais nous n'avons plus que cinq jours devant nous, et c'est à peine suffisant pour rejoindre à temps le régiment.

— C'est vrai, murmura le capitaine ; il se fait tard, pressons le pas.

Ils serrèrent les jambes, et leurs chevaux partirent au galop.

Une heure tout au plus après que ces officiers eurent quitté le campement, Morany rejoignit les chariots. Il était probablement resté caché dans les environs pour attendre le départ de ces messieurs.

Mme. Bartelle lui raconta la visite qu'elle avait reçue, et les conseils qu'on lui avait donnés, sur l'itinéraire à suivre désormais.

Il fut convenu qu'on suivrait cet itinéraire. Le lendemain on partit comme d'habitude avant le lever du soleil. Vers dix heures, Juliette qui était restée jusque là dans le chariot, eut envie de monter à cheval. Il lui semblait que la route suivie par le guide n'était pas celle qu'avaient indiquée les officiers anglais. Ben-Mossul et Morany l'assurèrent qu'elle se trompait. Elle n'osa insister davantage, mais elle ne fut pas convaincue.

Aussi resta-t-elle à cheval presque toute la journée, afin de surveiller le guide, qui lui devenait de plus en plus suspect.

Au bout de trois jours l'eau vint à manquer. On avait négligé de remplir les outres à la rivière et l'on ne trouvait plus ni sources ni ruisseaux. Morany proposa d'envoyer les bestiaux se désaltérer à une fontaine qui se trouvait à deux milles de là, mais en dehors de la direction que devaient suivre les chariots le lendemain. Il fallut bien se résigner à ce parti.

Le soir, au moment où le jour commençait à baisser, on s'aperçut que les deux chevaux de Mme. Bartelle avaient brisé leurs entraves et s'étaient sauvés dans les bois. Ben-Mossul et Bertrand partirent à leur recherche. Comme ils ne revenaient pas, M. Morany envoya pour les seconder les cinq Hottentots qui restaient encore à la garde du camp.

Quoiqu'elle ne se rendit pas compte de toutes ces absences, Juliette fut inquiète. Après avoir couché ses enfants, qu'elle laissa sous la garde de Toinette, elle descendit de son chariot et vint voir pourquoi on n'allumait pas comme d'habitude le brazier de nuit. Elle trouva Morany et les deux domestiques indous en train de préparer le bois.

— Où sont donc *Kipohé*, *Namolo* et *Bouhabé* ? demanda la jeune femme en désignant les serviteurs hottentots qu'elle croyait encore auprès d'elle.

— Je les ai envoyés à l'aide de Bertrand et de Ben-Mossul, répondit M. Morany, dont la voix et le regard décelaient une émotion insolite.

— Il ne reste donc personne au camp ? dit la jeune femme, qui se sentit le cœur serré.

— Il reste Abdul et Bhyrrub.

— Je ne les vois plus.

Sur un signe de leur maître, les deux indous venaient, en effet, de se retirer après avoir allumé le feu.

— Eh bien ! reprit Morany, ne suis-je pas là ? Auriez-vous donc peur auprès de moi, de moi qui veille sur vous jour et nuit, qui ne songe qu'à vous, et qui donnerais ma vie pour sauver la vôtre ?

En ce moment, il était assis à côté de Juliette, à l'abri de son wagon et en dehors de la lumière projetée par le feu. M^{me} Bartelle voulut se lever, mais il la retint vivement par le bras.

— Ne vous éloignez pas encore, lui dit-il en cherchant à garder dans les siennes la main de la jeune femme. Aujourd'hui nous sommes seuls, et il faut que je vous dise...

Juliette se leva pâle et frémissante, Elle devinait le complot que le créole avait ourdi autour d'elle.

Il la saisit encore par le bras et voulut la forcer à se rasseoir. Elle résista, mais elle n'eut pas la

force de lui échapper. Elle sentait d'ailleurs qu'elle toute lutte avec cet homme ne ferait que l'exciter encore. Le calme seul pouvait la sauver.

—Revenez à vous, monsieur Morany, dit la jeune femme en faisant un violent effort pour parler avec calme ; songez à ce que votre conduite a d'odieux.

—Je vous aime Juliette !

—Abuser de ma confiance pour m'attirer dans un guet-apens !

—Je ne voulais pas que vous puissiez me fuir et vous réfugier peut-être dans les bras d'un autre.

—Monsieur Morany !

—Oh ! je sais bien que vous me préférez votre cousin Mazeran. Croyez-vous donc que je sois aveugle ? Mais il ne vous aime pas, lui ; il vous dédaigne pour une poupée qui passe sa vie à s'habiller et à se déshabiller. Moi, au contraire, j'ai compris le trésor qu'il méprisait.....

—Vous oubliez que je suis mariée, monsieur Morany !

Votre mari est mort !

—C'est faux !

—Il est mort. Tous les renseignements que j'ai recueillis me le font supposer.

—Pourquoi ne me l'avoir pas dit avant de quitter le Cap ?

—Parce que vous n'eussiez pas entrepris ce voyage.

—Vous n'avez aucune certitude.

—La dernière personne qui l'a vu était un Béchuan. Il a laissé M. Bartelle dans le *karroo*, épuisé par la fièvre, mourant de soif, de faim, et complètement perdu.

—Je ne vous crois pas.

—Qu'importe ! Nous sommes seuls et je vous aime, Juliette. Vous êtes en mon pouvoir.

—Bertrand va revenir.

—Ben-Mossul s'est chargé de le perdre.

—Les Hottentots.

—Doivent attendre mes ordres à l'abreuvoir. Abdul et Bhyrrup eux-mêmes se sont éloignés. Nul ne peut venir à votre secours.

—Je n'ai besoin de personne, dit-elle avec fierté je saurai me défendre.

—Oui, vous êtes brave. Je vous crois capable de vous tuer au besoin pour m'échapper ; mais vos filles, les oubliez-vous ? C'est par elle que vous êtes en mon pouvoir.

Morany reprit l'une des mains de Juliette.

—Ecoutez, dit-il d'une voix frémissante, je vous aime depuis deux ans. Depuis deux ans, toutes mes pensées n'ont eu qu'un seul but : préparer l'heure où vous seriez à moi. Pendant deux ans j'ai éteint mon regard, enchaîné ma langue. Alors que tout mon sang brûlait auprès de vous, je paraissais calme. Je dévorais mes ardeurs, mes jalousies... Est-ce votre imbécile de cousin, est-ce un de ces Français qui aurait eu ce courage, cette patience, Juliette ?... Et depuis notre départ du Cap ? A peine osais-je vous parler, de peur de trahir mon secret... Mais vous n'avez donc jamais deviné ce qui se passait dans mon cœur ?

Il jeta ses deux bras autour de Juliette, qui était toujours restée debout, et voulut la forcer à se rasseoir auprès de lui.

—Au secours ! au secours ! cria-t-elle d'une voix étranglée.

—A quoi bon appeler ? dit-il en haussant les épaules, nul ne viendra.

Il voulut la serrer sur cœur, mais la jeune femme le repoussa violemment et le frappa du poignet qu'elle portait toujours à son corsage. La lame glissa sur une côte, mais le coup ayant été

appliqué avec l'énergie du désespoir. Morany, pris d'ailleurs à l'improviste, tomba à la renverse.

Avant qu'il pût se relever, un genou vigoureux s'appuya sur sa poitrine. Il aperçut à deux pouces de sa tête la figure de Toinette Gavard qui était accourue aux cris de sa maîtresse. Elle prit à deux mains la gorge du blessé, et se mit en devoir de l'étrangler bel et bien.

Comme Toinette était un vrai grenadier pour la taille et pour la force, Morany allait probablement rendre sa vilaine âme au diable, lorsque ses deux domestiques accoururent à son secours.

Ils arrivèrent si à propos pour lui, qu'évidemment ils devaient être cachés non loin de là, de manière à assister à l'entretien de leur maître et de Mme. Bartelle.

Tandis qu'ils s'évertuaient à ranimer Morany, qui avait perdu connaissance, Juliette et sa domestique coururent aux chariots. Elles habillèrent précipitamment les deux enfants, étonnées de cette toilette inusitée, se chargèrent de quelques provisions, de deux couvertures et de divers objets de ce genre et se sauvèrent dans le bois.

L'intention de Juliette était de s'y tenir cachée jusqu'au lever du soleil. Elle espérait que, pendant ce temps Bertrand reviendrait au camp et se mettrait à sa recherche. Elle avait aussi l'intention de se diriger vers l'abreuvoir, dans l'espérance de retrouver les Hottentots, et de s'en faire un appui contre M. Morany. Comme elle s'attendait à être poursuivie par ce dernier, elle se hâta d'abord de s'éloigner le plus possible des wagons.

XXI.

Toinette portait Emma, Mme Bartelle s'était chargée de Cécile. Toutes deux firent ainsi un long trajet, d'autant plus pénible qu'elles marchaient dans l'obscurité, et au milieu de fourrés épais, dont les épines leur déchiraient cruellement les mains et la figure.

Les petites filles, effrayées, pleuraient en se cramponnant au cou de leur mère et de leur bonne.

Au bout de trois heures de cette course fatigante, les deux femmes sentirent qu'il leur était impossible d'aller plus loin. Elles se couchèrent sur la mousse et restèrent quelques minutes sans pouvoir même échanger une parole.

—Qu'allons-nous devenir ? murmura enfin la pauvre Toinette.

—Pourquoi pleures-tu, maman ? dit Cécile en essayant de sa petite main le sang qui coulait sur la figure de sa mère, et que, dans l'obscurité, elle prenait pour des larmes.

—Je ne pleure pas, ma chérie, répondit Juliette en portant précipitamment son mouchoir à son visage. C'est la sueur. Nous avons marché vite.

—Pourquoi cela ? pourquoi nous as-tu fait lever ? nous étions bien mieux dans le chariot.

—J'ai peur, murmura la petite Cécile, en se blottissant dans le giron de sa mère.

Au même instant une bête fauve traversa le fourré non loin des enfants ; le bruit de son passage fit traissaillir les pauvres femmes. Un moment après, le passage d'un autre animal renouvela leur frayeur. Cécile et Emma pleuraient, la tête appuyée sur le sein de leur mère.

Le sommeil est un besoin si impérieux pour les enfants, que, malgré tout, les pauvres petites s'endormirent en même temps. Mme. Bartelle et Toinette les enveloppèrent bien soigneusement de couvertures et les posèrent sur le gazon entre elles deux.

—Que faire ? dit encore Toinette.

Un rugissement lointain gronda dans les profondeurs de la forêt.

—Un lion ! s'écria Toinette en bondissant ; nous allons être dévorées cette nuit.

—Il faut essayer de faire du feu. Tâche de trouver quelques branches mortes.

Toinette se leva, avec une hésitation visible.

—Qu'as-tu donc ? lui demanda Mme. Bartelle.

—J'ai peur des serpents, murmura Toinette.

Juliette se sentit frissonner. Plus d'une fois déjà, même en plein jour, elle avait failli poser le pied sur des serpents, en croyant toucher une branche d'arbre. Elle appuya la main sur son cœur palpitant et embrassa ses filles pour se donner du courage.

—Reste avec les enfants, dit-elle à Toinette. Je vais chercher du bois.

—Oh ! madame, n'y allez pas, je vous en prie ! s'écria Toinette en joignant les mains.

—Tu sais biens que le feu seul peut éloigner les bêtes féroces.

—Eh bien, madame, restez ; moi, j'irai.

—Et les serpents ?

—Il vaut mieux que je sois mordue que vous.

—Toinette !

—Que deviendraient ces pauvres petites sans vous ? reprit la digne servante. Je ne pourrais que mourir pour elles, moi, et non pas les sauver.

—Ni moi non plus, hélas !

—Peut-être, madame. Vous êtes plus instruite que moi. Puis vous êtes leur mère, enfin. Laissez-moi aller.

Juliette tendit les deux mains à sa fidèle servante et l'attira sur son cœur.

—Hélas ! madame, dit Toinette en sanglotant, ce que je fais ne vaut pas de remerciements. N'ai-je pas vu naître ces pauvres petits anges que j'aime comme s'ils étaient mes enfants ? Adieu, madame, priez le bon Dieu pour moi.

—Toinette, dit Mme. Bartelle en rappelant la servante qui s'éloignait, reste ici ; j'ai réfléchi que nous ne pouvons pas allumer de feu. M. Morany et ses domestiques nous cherchent sans doute. La flamme et la fumée révéleraient notre présence.

—C'est vrai... mais les lions ?

—A la grâce de Dieu, ma pauvre fille.

Les deux femmes se couchèrent de chaque côté des enfants, à qui elles firent un rempart de leurs corps. Par moments, la fatigue l'emportant sur leur inquiétude, elles cédaient au sommeil. Mais bientôt les rugissements des lions et le passage de quelque bête fauve les réveillaient en sursaut.

Vers quatre du matin, il y eut un redoublement de bruit dans la forêt. C'était l'heure où beaucoup d'animaux se rendaient aux abreuvoirs. Puis, peu à peu, tout retomba dans le silence. Aux premiers rayons du soleil, le calme régnait autour de Juliette et de ses enfants.

Bientôt les chants des oiseaux se firent entendre et se mêlèrent aux rumeurs mystérieuses de la nature qui s'éveille.

Avec la nuit disparaissaient la plupart des dangers qui avaient tant effrayé Mme. Bartelle.

Elle se jeta à genoux pour remercier Dieu d'avoir protégé ses enfants durant cette nuit affreuse. Il fallut ensuite songer à se mettre en route.

Étonnées de se trouver ainsi toutes seules au milieu des bois, les deux petites filles attachaient sur leur mère leurs grands yeux inquiets. Celles-ci, la tête appuyée sur ses deux mains, se demandait le chemin qu'elle devait suivre.

Continuer sa route vers Kuruman, maintenant qu'elle n'avait ni chariot, ni provisions, ni guide, il n'y fallait plus songer. Mieux valait revenir

sur ses pas et regagner Colesberg. Si elle parvenait à retrouver sa route, elle aurait du moins l'espoir de rencontrer en chemin la caravane de ses cousines. Dans une situation désespérée comme la sienne, c'était déjà quelque chose.

Le difficile était de se reconnaître et de retrouver la route déjà parcourue. Pour un Hottentot ou un Griqua, ce n'eût été qu'un jeu ; pour une femme comme Juliette, c'était une entreprise à peu près impossible. Comme il n'y avait pas d'autre moyen que celui-ci pourtant, il fallut bien l'essayer.

Laissant ses deux filles à la garde de Toinette, et cassant des branches d'arbres, afin de retrouver son chemin pour revenir sur ses pas, Mme. Bartelle fit une pointe de plus d'un mille dans la forêt.

Le fourré commençant à devenir moins épais, on apercevait à travers les grands arbres des jours qui annonçaient un terrain non boisé. Mme. Bartelle pensa qu'une fois hors de la forêt, il lui serait plus facile de se reconnaître. Au bout de deux heures de marche, il devint évident qu'on allait arriver à l'extrémité de la forêt. Mais déjà les petites filles étaient fatiguées. On fit halte pour leur donner à manger.

A chaque instant, Mme. Bartelle craignait de voir paraître M. Morany ou ses domestiques.

Les enfants ayant trop mal aux pieds pour pouvoir se remettre en marche, Mme. Bartelle et Toinette les prirent sur leurs épaules, à la façon des femmes sauvages. Comme les pauvres voyageuses avaient en outre à porter des provisions, des armes et des couvertures, elles pliaient sous le faix.

Vers cinq heures du soir, elles arrivèrent enfin à la lisière du bois. Devant elles s'étendait à perte de vue une immense prairie dont les herbes s'élevaient à près de deux mètres de hauteur.

Les deux femmes se regardèrent d'un air consterné.

—Nous ne pourrons jamais traverser cette prairie, murmura Toinette. Les herbes sont plus hautes que nous.

—Nous chercherons un endroit où elles soient moins touffues.

—Je n'en puis plus de fatigue, répondit la domestique en se laissant tomber sur le gazon. Il faut que vous soyez de fer pour rester encore debout, ma pauvre dame !

Nous allons passer la nuit en cet endroit. Demain matin, nous tâcherons de découvrir un passage.

Tout en parlant, Juliette regardait autour d'elle. A deux cents pas de l'endroit où elle s'était arrêtée, elle aperçut un arbre énorme dont la partie supérieure, frappée probablement par la foudre, gisait en vingt morceaux à quelques pas du tronc. Les branches inférieures avaient échappé à la destruction, et quelques-unes descendaient presque jusqu'à terre. Leur couleur terne et jaunâtre révélait assez que la sève n'y circulait plus, et qu'elles étaient complètement desséchées.

Quoique d'une énorme largeur, le tronc n'était pas très élevé. Le sommet formait une sorte de plate-forme naturelle d'où sortaient comme des girandoles quelques grandes branches que la foudre avait épargnées.

—Si nous parvenions à grimper sur cet arbre, dit Mme. Bartelle, les enfants y seraient en sûreté.

—Oui, mais comment y parvenir ? répondit Toinette d'un ton découragé.

Comme elle achevait ces paroles, on entendit dans le lointain un bruit pareil à celui de cinq ou six chevaux traversant au galop un épais fourré.

Les enfants poussèrent un cri d'effroi et se serrèrent contre Toinette.

Un rhinocéros noir sortit du bois et s'arrêta à cinq cents mètres de l'arbre. Par bonheur pour les pauvres voyageuses, le rhinocéros, qui a l'odorat d'une extrême finesse, se trouvait au vent, par rapport à elles, et ses petits yeux mal percés ne les avaient pas encore aperçues.

—Maman ! maman ! crièrent Cécile et Emma, effrayées par la vue de cette affreux animal.

Le sang se glaça dans les veines de Mme Bartelle. Guidée par le souvenir de tous les voyages qu'elle avait lus, elle avait reconnu le *borélé*, ou rhinocéros noir, dont l'aveugle brutalité est si redoutée des boërs.

—Grimpe bien vite sur l'arbre, cria-t-elle à Toinette ; je te ferai passer les enfants !

Mais Toinette, folle de terreur, avait complètement perdu la tête. Par un mouvement instinctif, elle couvrit les deux petites filles de son corps, tout en poussant des cris de désespoir.

Soutenue par la main de sa mère, la petite Emma commença à gravir les branches ; mais dans sa précipitation, elle tomba à terre, heureusement sans se faire de mal.

Voyant que Toinette ne pouvait rendre aucun service dans l'état de frayeur où elle était, Juliette monta précipitamment sur l'arbre après avoir attaché une corde à la ceinture en cuir d'Emma.

Grâce à ce secours, la petite fut bientôt en sûreté auprès de sa mère. Il fallut ensuite employer le même moyen pour Cécile.

A ce moment, le rhinocéros releva la tête comme pour humer le vent. Il sentait la présence de créatures humaines. Il les aperçut enfin et se dirigea de leur côté en courant avec une agilité qu'on n'aurait certes pas attendue d'une pareille masse.

Ranimée par l'imminence du danger, Toinette se hâta de grimper à l'arbre au moyen des branches.

Bien lui en prit de s'être dépêchée, car le *borélé* s'élança avec tant de fureur et d'aveugle impétuosité, que sa corne vint frapper le tronc de l'arbre, à quelques pouces de la pauvre domestique. Celle-ci eut une telle frayeur qu'elle faillit se laisser tomber.

XXII.

A la vue du péril que courait leur bonne, qu'elles aimaient tendrement, Emma et Cécile redoublèrent leurs cris. De son côté, furieux de voir sa proie lui échapper, le rhinocéros se rua sur un buisson voisin, le foula aux pieds, le hacha à coup de corne et s'acharna sur lui durant plus d'un quart d'heure. Puis, apercevant les paquets de couvertures et les provisions que Mme Bartelle avait laissés au pied de l'arbre, il piétina le tout jusqu'à ce qu'il eût déchiré les couvertures en mille morceaux. Le fusil subit le même sort : sa crosse fut brisée en cinq ou six endroits.

Après avoir ainsi assouvi sa rage, le *borélé* vint se placer au pied de l'arbre, soufflant et ronflant avec un bruit qui faisait tressaillir les pauvres femmes qu'il assiégeait. De temps en temps, il se précipitait avec fureur contre le tronc de l'arbre ou levait la tête en fixant ses petits yeux pleins de malice sur ses ennemis.

Chez les enfants, il n'est guère d'émotion qui impose longtemps silence à l'estomac. Les petites filles commencèrent bientôt à demander à manger, et surtout à boire. M. Bartelle et Toinette se regardèrent avec désespoir. Elles n'avaient plus rien à offrir aux pauvres petites.

Dans ces régions lointaines, où l'air est plus vif

et où l'exercice développe encore l'appétit, la faim et surtout la soif tourmentent bien plus cruellement et plus promptement que dans nos climats tempérés. Voyant que leur mère ne pouvait rien leur donner, Emma et Cécile n'insistèrent pas, mais Juliette les entendit gémir et se plaindre à l'oreille l'une de l'autre.

Elles commençaient en outre à sentir le froid du soir, que la chaleur violente qui règne pendant le jour fait encore paraître plus vif. Mme Bartelle ôta l'espèce de casaque ou corsage flottant qu'elle portait, et l'étendit sur ses enfants. Toinette en fit autant de son châle.

Pendant ce temps la nuit était venu. Vers onze heures, le rhinocéros prit sans doute le parti de battre en retraite, car on l'entendit s'éloigner et le bruit de ses pas se perdit dans la forêt.

Durant la nuit, divers animaux traversèrent la clairière. Quelques-uns y séjournèrent assez long temps. Les deux femmes ne pouvaient pas les voir, mais elles distinguaient leurs yeux, qui brillaient dans l'obscurité. Elles entendaient leurs allées et leurs venues et le craquement de leurs mâchoires.

—Ce sont des chacals probablement, disait Mme Bartelle pour rassurer Toinette, qui tremblait de tous ses membres.

D'autres habitants de la forêt semblaient se quereller de temps en temps avec les chacals. Au bruit retentissant de leurs puissantes mâchoires, ainsi qu'à l'odeur infecte qu'ils exhalaient, Juliette reconnut des hyènes. Par instants, ces animaux poussaient une sorte de cri qui avait quelque rapport avec celui d'un enfant. D'autres fois, on aurait juré entendre des éclats de rire.

Un peu avant le lever du soleil, les animaux disparurent. Dès qu'il fit jour, Mme Bartelle ne put résister plus longtemps à la voix suppliante de ses enfants, qui lui demandaient à boire. Elle descendit de l'arbre et jeta un regard craintif autour d'elle. Rien ne parut.

Toinette et sa maîtresse aidèrent les enfants à descendre. On trouva dans les environs quelques fruits, des baies sauvages et divers racines. Cette maigre nourriture ranima un peu les forces des pauvres fugitives. On se mit en marche.

Guidée par la vue de quelques arbres ainsi que par l'épaisseur et la verdure plus fraîche des herbages, Juliette supposa qu'il devait y avoir quelque cours d'eau de ce côté. Elle entra résolument dans la prairie en tête de la petite colonne. Après elle venaient ses deux filles. Toinette fermait la marche.

Les herbes dépassant, non-seulement la tête des petites filles, mais encore celle des deux femmes, formaient au dessus d'elles comme un dôme de verdure. La marche était excessivement pénible, et l'on n'avancait que bien lentement. Enfin, le sol devint plus humide. On rencontra deux ou trois petites flaques d'une eau saumâtre sur laquelle les enfants se précipitèrent avec des cris de joie. Cette eau avait une si affreuse couleur, que Juliette n'en laissa boire qu'une très-petite quantité à ses filles.

Ranimées pourtant par la gorgée qu'elles avaient avalée, les pauvres petites trouvèrent la force de poursuivre jusqu'à la rivière. Là, elles purent enfin se désaltérer, quoique l'eau eût encore une couleur jaunâtre, qui, en toute autre circonstance, aurait dégouté la personne la moins difficile.

—Ce doit être une branche de la rivière Brak ou de quelque affluent de la rivière Orange, dit Mme Bartelle. Si nous pouvions la traverser, ce serait le meilleur moyen de faire perdre nos traces à nos ennemis.

—Oui, mais comment faire ? demanda Toinette.

—Il faut trouver un gué.

—Et les crocodiles, madame !

—Tu en as vu ?

—M'est avis qu'il y en a un là, tenez, voyez-vous sur la vase, à droite ? Tenez ! le voilà qui ouvre la gueule... Jésus, mon Dieu ! quelle horrible mâchoire.

—Il faut pourtant que nous passions ! s'écria Mme Bartelle avec désespoir.

—Et dire que vous n'avez plus même de fusil !

—Hélas ! non ; ce maudit rhinocéros a brisé la crosse du mien. N'importe, il faut à tout prix mettre une barrière entre nous et M. Morany.

En parlant ainsi, elle coupa une branche d'arbres longue de sept à huit pieds, qu'elle dépouilla de ses feuilles. Munie de cette gaule, elle s'avança sur le bord de la rivière et la sonda à divers endroits. Quand la profondeur lui paraissait diminuée à certaine place, elle pénétrait résolument dans l'eau et continuait à sonder le terrain.

Outre la crainte d'être emportée par le courant, elle était surtout tourmentée par la frayeur des crocodiles. Aussi faisait-elle le plus de bruit possible en frappant l'eau avec sa gaule, afin d'éloigner ces terribles monstres.

Après plusieurs essais infructueux, elle remarqua un endroit où l'herbe du rivage semblait avoir été foulée par le passage de divers animaux. Elle courut aussitôt à cette place et trouva en effet le gué qu'elle espérait découvrir.

L'eau n'avait à cet endroit que trois pieds environ de hauteur.

Juliette entra résolument dans la rivière, la traversa et revint ensuite sur ses pas pour chercher ses enfants. Elle prit Cécile sur son dos. Toinette la suivit chargée d'Emma. Les deux femmes s'escriaient de leur mieux avec leur gaule et poussaient de grands cris afin d'effrayer les alligators. Un de ces animaux les suivit à quelque peu de distance, mais il se contenta de faire claquer ses énormes mâchoires sans se précipiter sur la proie qu'il convoitait.

Laissant au soleil le soin de sécher leurs vêtements sur leurs corps, elles se remirent en marche. Quant vint le soir, elles étaient encore au milieu de l'interminable prairie. Il leur fallut y passer la nuit. Elles eurent à subir de cruelles angoisses et furent torturées par les moustiques, qui s'abattaient par milliers sur leurs mains et leur visage.

Le lendemain Juliette se réveilla en proie à un malaise extrême. Malgré tout son courage, elle ne pouvait presque plus marcher.

—Il faut nous arrêter, madame, dit Toinette en dévorant ses larmes. Reposez-vous.

—Non, répondit la courageuse jeune femme : si je m'arrêtais, je ne pourrais plus me relever.

—Mais vous ne pouvez plus marcher.

—N'importe ; je marcherai. Il faut à tout prix que nous sortions de cette prairie et que nous trouvions à manger pour ces pauvres enfants.

Au bout de deux heures d'efforts surhumains, Juliette n'avait encore fait que deux milles tout au plus. Voyant que la force manquait tout à fait à sa matresse, Toinette prit les devants, laissant Juliette et ses enfants cheminer lentement sur ces traces. Elle découvrit bientôt une de ces fourmillières abandonnées qu'on rencontre en Afrique, et qui ont quelquefois quatre ou cinq mètres de hauteur. Elle parvint à grimper dessus et jeta un regard autour d'elle. Elle descendit précipitamment et revint sur ses pas.

—Madame, dit-elle, je vois là-bas des arbres et

un espace couvert de petits buissons. Aurez-vous la force de pousser jusque-là ?

—Oui, murmura Juliette, il le faut.

Elle s'appuya sur le bras de sa fidèle domestique et continua sa route.

Au bout de quelques minutes, l'accès de la fièvre diminuant un peu de violence, Mme Bartelle eût même la force de porter une de ses filles. Elle arriva à la lisière de la prairie et déposa son cher fardeau sur le sol.

—Des melons, maman, des melons ! s'écria tout à coup la petite Cécile.

—Où donc, ma chérie ?

—Là, maman, regarde.

Et sa petite main désignait, en effet, une énorme quantité de melons d'eau qui poussaient non loin de la prairie.

—Laissez-moi, d'abord, y goûter, dit Mme Bartelle.

Elle cueillit un de ces melons, en coupa une tranche et la goûta du bout des lèvres. Elle la rejeta aussitôt en faisant une grimace de dégoût. Le melon était d'une telle amertume qu'il fallut renoncer à le manger.

—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Cécile en joignant les mains avec désespoir.

—Attends, dit Mme Bartelle qui se rappela avoir lu dans les ouvrages sur l'Afrique que quelques melons amers se trouvaient parfois parmi d'autres d'une excellente qualité.

Un autre melon se trouva délicieux. Elle en donna quelques tranches à ses filles et à Toinette, qui dévorèrent avec avidité cette chair fraîche et sucrée.

Pressée par la faim, elle-même en mangea aussi, quoiqu'elle prévît que cela ne ferait qu'augmenter la fièvre.

L'accès la reprit en effet dans la soirée. Il fallut toute son énergie pour qu'elle pût allumer du feu et préparer avec Toinette le lit des enfants.

XXIII.

Pendant trois jours les pauvres fugitives vécut de fruits sauvages et de quelques racines qu'elles faisaient griller sous les cendres. Épuisées par la fièvre, les forces de Mme Bartelle diminuaient chaque jour. L'inquiétude qui la dévorait augmentait encore les souffrances et les ravages de la maladie.

Toinette aussi commençait à ressentir les atteintes de la fièvre et les frissons qui l'augmentent.

Bientôt elle fut plus abattue encore que Mme Bartelle, car l'énergie prodigieuse de la jeune femme et son amour maternel suppléaient aux forces qui lui manquaient.

Les enfants étaient fatigués. Leurs petits pieds, enflés par la marche, déchirés par les épines et les pierres à travers leurs souliers en lambeaux, leur causaient de cruelles souffrances.

Bientôt un horizon de sable jaune, diapré à de longues distances par quelques buissons rabougris de plantes épineuses, se présenta aux regards des voyageuses.

C'était le désert qui étendait à perte de vue sa surface aride et désolée.

Mme Bartelle reconnut qu'elle avait complètement perdu sa route.

La pauvre femme ne se sentait plus néanmoins la force de marcher à travers les hautes herbes et surtout de traverser de nouveau la rivière.

Dans le désert, au moins, la vue s'étendait à plusieurs lieues, tandis qu'au milieu des bois un ani-

mal pouvait passer à deux milles de M^{me} Bartelle sans qu'elle s'en doutât.

Lorsque, complètement écrasé par le malheur, on n'aperçoit plus aucun moyen d'échapper aux dangers qui vous menacent, on devient en quelque sorte fataliste. On prend pour l'acquit de sa conscience des précautions qu'on sait inutiles, et l'on marche les yeux fermés sur les périls que le destin nous oblige à braver.

Il en fut de même pour M^{me} Bartelle, Toinette et elle se chargèrent de toutes les provisions qu'elles purent réunir en fait de melons, fruits et racines. des roseaux tressés, Juliette forma des espèces de paniers ou de seaux dont elle doubla l'intérieur de larges feuilles et qu'elle remplit d'eau.

Ainsi chargée de ce fardeau si pesant pour une femme, et surtout pour une pauvre créature épuisée par la fièvre, la fatigue et l'insomnie, M^{me} Bartelle reprit sa marche. Elle se trouva bientôt sur un sol formé de sable jaunâtre, dans lequel les pieds enfonçaient jusqu'à la cheville. Un soleil de feu dévorait les voyageuses ; sa réverbération sur le sable brûlait leurs yeux et leur visage.

Quand vint la nuit, Juliette regarda vainement autour d'elle pour chercher un abri. Partout le désert, c'est-à-dire le sable aride et brûlant. Pas même de bois pour faire du feu afin d'éloigner les bêtes féroces qu'on entendait déjà rugir dans le lointain.

L'eau était épuisée et les provisions gâtées. Rien ne résiste à l'action de ce soleil de feu.

On se coucha sans souper. Le lendemain, il fallut repartir sans avoir mangé. Les enfants avaient tellement soif qu'elles ne pouvaient plus ni parler, ni pleurer. Leurs yeux secs et agrandis par la souffrance s'attachaient avec un profond désespoir sur le visage bouleversé de leur mère.

Avant la chute du jour, il fallut s'arrêter. Les forces manquaient à tout le monde.

—Madame, murmura Toinette, il m'est impossible d'aller plus loin. Je sens que je meurs. Que Dieu ait pitié de vous et de ces pauvres enfants !

Les petites filles coururent à elle et se jetèrent dans ses bras en pleurant. Toinette les serra convulsivement sur son cœur, puis ses bras retombèrent sans force, et la pauvre femme resta étendue comme un cadavre sur le sol. Elle n'était pas morte cependant, car M^{me} Bartelle sentait encore les battements de son cœur.

—C'est la soif qui la tue, se disait Juliette avec angoisse... et pas une goutte d'eau !

Quelque temps avant de s'arrêter, M^{me} Bartelle avait remarqué à deux milles environ, dans le désert, un endroit où croissaient quelques mimosas et quelques plantes de même nature dont le feuillage plus vert et plus touffu indiquait peut-être la présence d'une source. Ce n'était qu'un indice bien vague, mais en pareille circonstance, c'était la planche à laquelle se cramponne le naufragé.

Après une heure de lutte et d'inquiétude, M^{me} Bartelle se décida à quitter ses enfants pour se rendre jusqu'à l'endroit où elle espérait trouver une source. Malgré leurs souffrances, les petites filles s'étaient endormies.

—Que Dieu vous protège, mes petits anges, murmura la pauvre mère en se penchant vers elles pour les embrasser.

A ce moment Cécile se réveilla en disant d'une voix douloureuse :

—Que j'ai soif, mon Dieu ! que j'ai soif, maman !

Et la pauvre enfant appuyait sa tête endolorie sur le sein palpitant de Juliette, qu'elle entourait de ses petits bras.

M^{me} Bartelle eut beaucoup de peine à s'en dégager. On eût dit qu'un secret pressentiment avait révélé à la pauvre enfant que sa mère allait la quitter.

Enfin M^{me} Bartelle parvint à s'éloigner. La nuit commençait à tomber. A peine Juliette pouvait elle distinguer désormais les arbustes vers lesquelles elle se dirigeait.

Ainsi qu'il arrive presque toujours dans le désert comme sur l'eau, la distance à parcourir était beaucoup plus grande que M^{me} Bartelle ne l'avait supposé.

L'obscurité devint bientôt si profonde, que Juliette perdit tout à fait le but de son excursion.

Tandis qu'elle cherchait à le retrouver avec un courage et une persévérance héroïque, elle entendit à peu de distance, sur le sable, le bruit des pas de quelques animaux qui passaient en courant à toute vitesse.

Un frisson parcourut ses membres.

Bientôt d'autres animaux qui devaient être d'une espèce différente, à en juger par le bruit de leurs pas, suivirent la même route que les premiers, en se dirigeant par conséquent du côté où M^{me} Bartelle avait laissé ses enfants. Ces derniers animaux, qui paraissaient fort nombreux, faisaient entendre une espèce de grognement sourd et brusque ressemblant un peu à celui d'un chien qui se dispose à mordre.

Le cœur glacé d'épouvante, M^{me} Bartelle renonça à trouver la source qu'elle cherchait depuis une heure et ne songea plus qu'à retourner auprès de ses enfants. Au même instant elle entendit à un quart de lieue de là, tout au plus, les rugissements de plusieurs lions qui semblaient s'appeler et qui se rapprochaient évidemment.

Haletante, éperdue, elle marchait toujours en se guidant de son mieux sur la voix des animaux qu'elle supposait être des chiens sauvages ; mais ceux-ci semblaient être divisés en deux ou trois groupes, et M^{me} Bartelle ne savait vers lequel se diriger.

Bientôt les lions rejoignirent les chiens sauvages, dont leurs rugissements dominèrent la voix. Les hyènes et les chacals étaient aussitôt accourus. Les glapissements de ces derniers révélaient leur présence.

Juliette comprit que tous ces animaux étaient en train de se disputer quelque épouvantable festin.

—Ce sont peut-être mes enfants qu'ils dévorent ainsi, murmurait la pauvre mère, tandis qu'elle courait éperdue sur le sable.

A la fin, ses forces, un instant surexcitées par le désespoir et par l'amour maternel, trahirent la malheureuse femme. La respiration manqua à sa poitrine desséchée ; elle roula sur le sable et y resta étendue dans un état d'insensibilité complète.

XXIV.

Quelques-uns des motifs qui avaient décidé Clémence et Geneviève à prolonger leur séjour à Colesberg ne manquaient pas de fondement. Par suite de la paresse de ces deux dames, leurs bœufs avaient été obligés jusque-là de voyager presque constamment sous le fort de la chaleur, et se trouvaient maintenant en fort mauvais état. Faute de surveillance, on les avait en outre mal soignés. Les provisions de comestibles, et les liquides surtout, avaient été gaspillés par les Hottentots. Ceux-ci, fainéants et poltrons comme la plupart des domestiques indigènes, ne demandaient pas mieux que de trouver des prétextes pour prolonger la vie

de paresse et d'ivrognerie qu'ils menaient à Colesberg.

Après mûre délibération, il fut reconnu qu'il faudrait près de huit jours pour tout remettre en état c'est-à-dire pour réparer les chariots, disposer celui de Geneviève, laisser reposer les bœufs et renouveler diverses provisions.

Grâce aux prévenances et aux attentions de tout genre des officiers du 27^e, les deux belles-sœurs prenaient aisément patience, mais il n'en était pas ainsi de Valentin.

Depuis le départ de Mme Bartelle et de ses deux charmantes petites filles, il n'avait pu retrouver ni son calme ni sa gaieté. Clémence elle-même avait inutilement déployé toute son amabilité pour le consoler. La pensée d'une femme ne pouvait se détacher du doux et triste visage de Mme Bartelle. Il revoyait sans cesse les mignonnes figures de Cécile et d'Emma baignées de larmes. Il les enten-

dait lui dire de leur voix caressante : " Cousin Valentin, tu ne viens pas avec nous ? "

—Et moi qui avait promis de veiller sur elle ! se répétait-il continuellement.

Il se reprochait amèrement d'avoir manqué à son devoir. Malgré tout son amour pour Clémence, s'il avait pu être transporté immédiatement auprès de Juliette par la baguette de quelque bonne fée, il y eût consenti avec empressement.

Le cœur oppressé par de violents remords et de vagues pressentiments, il ne pouvait tenir en place.

Levé avant le jour, il allait hâter les préparatifs du départ, c'est-à-dire ordonner les réparations nécessaires au chariot de Mme Geneviève Martigné, et presser les ouvriers.

Chaque soir, il demandait qu'on fixât définitivement le jour où on se remettrait en route.

(A continuer.)

LE MICROSCOPE.

RÉCIT FANTASTIQUE.

Les habitants de Würzburg, à qui l'on demandait d'où venait maître Zanello Zanelli, répondaient en hochant la tête, que personne n'en savait rien.

Un beau matin, on avait vu dans la Marktgasse un personnage d'aspect singulier, assis sur une borne au coin de la rue, juste en face de la maison du docteur Schültz. Il était vêtu d'une houppelande noire, d'où sortaient deux jambes démesurément longues et maigres comme deux branches de bois sec ; il avait un nez crochu comme un bec de perroquet, et de chaque côté de ce nez brillaient, sous des lunettes bleues, deux yeux ronds comme ceux d'un hibou, et jaunes comme de l'or. Quand ils vous regardaient, leur éclat jaunâtre, passant à travers les verres teintés des lunettes, prenaient des reflets verts qui vous laissaient une indéfinissable sensation de malaise, et, grâce à leur scintillement, on eût dit que des milliers de reptiles infiniment petits s'y tordaient dans tous les sens.

Aussi les bonnes gens de Würzburg n'avaient-ils pas tardé à faire de Zanello Zanelli le sujet de toutes sortes de légendes, dans lesquelles il jouait invariablement le rôle du diable.

On racontait que chaque soir, enfermé dans une chambre qu'il habitait à côté du logis du docteur Cornélius Schültz, il se livrait à des pratiques bizarres, et que, sur le mur opposé à la fenêtre, s'agitaient dans un cercle vivement éclairé des animaux extraordinaires.

Un voisin qui, plus brave que les autres, était venu un soir écouter à la porte et regarder par le trou de la serrure, rapportait qu'il avait aperçu des monstres épouvantables se détacher du mur et ramper autour de l'étranger avec un air de soumission, tandis qu'il laissait échapper ces paroles bizarres :

—Ha ! ha ! les atomes... les atomes... Ce sera un beau rotifère que le docteur Cornélius Schültz..... Ha ! ha ! le docteur Cornélius... un beau rotifère !...

Les gens sensés avaient haussé les épaules, mais un beau jour l'histoire était revenue aux oreilles du docteur Cornélius...

Cornélius Schültz était un savant, haut de quatre pieds et demi et d'une corpulence respectable. Du reste, docteur en mathématiques, docteur en sciences physiques, docteur en médecine, docteur en toute espèce de choses, même en théologie, ce qui ne l'empêchait pas de ne croire ni à Dieu ni à diable.

Dans sa maison, où il habitait seul avec une vieille servante, il avait fait abattre toutes les cloisons du premier étage, et avait installé un immense laboratoire, où il passait la journée entière et quelquefois la nuit, au milieu de vieux bouquins rongés par les rats et de cornues de toutes formes.

Le docteur possédait la plus belle collection de cornues et d'alambics qu'il fut possible de voir, mais il les eût tous données sans hésiter,—et pardessus le marché la ville de Würzburg, y compris le bourgmestre,—pour se procurer un microscope tel qu'il le rêvait.

Le docteur en avait bien un qu'il avait payé fort cher, un microscope du meilleur fabricant d'Allemagne, mais lorsqu'il voulait examiner les animalcules d'une goutte d'eau ou de vinaigre, jamais il ne les trouvait assez grossis.

Or, Cornélius Schültz avait une idée fixe, une idée qui absorbait son existence tout entière : c'était l'achèvement d'un ouvrage immense traitant de l'influence des animalcules du sang humain sur l'équilibre de l'âme. Il en avait déjà publié vingt-quatre volumes, le vingt-cinquième allait paraître. Le docteur y prouvait victorieusement que, lorsque les atomes du sang sont en bonne intelligence, l'esprit est gai et disposé à la joie ; et, qu'au contraire, lorsqu'ils se livrent des guerres intestines, la fureur et la haine agitent le cœur.

Il y prouvait bien d'autres choses encore.

Tout cela était supérieurement développé, et le docteur Cornélius Schültz comptait sur un énorme succès lorsque son livre serait terminé. Il s'attendait bien à quelques contradictions de la part des gens qui refusent d'admettre l'existence d'animalcules dans le sang humain ; mais il savait qu'il y a

toujours des aveugles pour nier le soleil, et il ne s'en inquiétait pas. Une seule chose le désespérait, c'était de n'avoir pu mettre dans son livre le nombre exact de facettes qu'ont les yeux d'un infusoire. Jamais son microscope ne lui avait permis de les compter, et il s'était dit bien des fois que s'il avait eu une âme et que le diable eût voulu la lui acheter, il lui aurait demandé en paiement un microscope d'une puissance extraordinaire.

* *

C'est sur ces entrefaites qu'on lui rapporta les singulières paroles du signor Zanello Zanelli :— « Ha ! ha ! les atomes, les atomes... ce sera un beau rotifère que le docteur Cornélius... un beau rotifère... » Le docteur dressa les oreilles en entendant parler de rotifères..., non pas qu'il pût croire que l'étranger eût prononcé les paroles dépourvues de sens qu'on lui attribuait, et d'ailleurs, il savait pertinemment qu'un docteur de l'université de Heidelberg a beaucoup plus de rapports avec les polygastriques qu'avec les rotifères.

Seulement, il se sentit pris d'un vif désir d'échanger quelques idées avec un homme qui paraissait avoir fait l'étude des mêmes questions que lui.

Le soir même l'étranger recevait un billet ainsi conçu :

« —Le docteur Cornélius Schültz, de l'université de Heidelberg, serait très-heureux de recevoir la visite du signor Zanello Zanelli, et il aura l'honneur de l'attendre ce soir, à dix heures. »

A dix heures sonnant, maître Zanello, ponctuel comme l'horloge de la cathédrale de Würzburg, frappait à la porte du docteur, qui le reçut avec la plus grande politesse, et s'empressa de l'introduire dans son laboratoire.

* *

Zanello Zanelli était le second étranger à qui il était donné de contempler les merveilles bizarres de ce cabinet, où le docteur Cornélius Schültz déroba jalousement aux regards du profane le secret de ses travaux. La première infraction à la règle qui fermait à tout le monde la porte du sanctuaire, avait été faite en faveur d'une tête couronnée. Le prince régnant de Lip-Lip-Schœnhausen avait tenu à honorer son règne en accordant sa sérénissime protection au savant docteur, qui avait profité de l'occasion pour lui expliquer longuement ses théories. Nous devons ajouter que le prince de Lip-Lip-Schœnhausen n'y avait absolument rien compris.

Zanello Zanelli jeta autour de lui un coup d'œil indifférent en homme habitué à ces sortes d'intérieurs ; il repoussa du pied, pour s'asseoir sur un fauteuil verrouillé en vieux chêne, une pile de livres poudreux qui s'éroula avec fracas et en soulevant un nuage de poussière. Un rayon de lune, qui passait par le vitrail, anima cette poussière, à travers laquelle les objets environnants prirent des aspects singuliers ; les longs cols de matras et des cornues se tordirent sur le fourneau à demi éteint, les fioles à réactifs, ébranlées par la chute des infolio pesants, tintèrent dans leurs alvéoles d'ébène, et le chat du docteur Cornélius, réveillé brusquement, se dressa sur ses quatre pattes en gonflant son dos, et en raidissant sa queue.

* *

« Vous voyez, signor Zanello, dit le docteur, en posant sa lampe sur la table, que je vous traite en ami, pour qui je n'ai point de secrets. Voici dans cette bibliothèque les vingt-quatre volumes de l'histoire des infusoires... Voici sur cette table le manuscrit du vingt-cinquième tome de cet important

ouvrage, destiné à produire dans la science une révolution à laquelle j'aurai la gloire d'attacher mon nom... Voici sur cette plaque de marbre, où vous ne voyez qu'un peu de poussière desséchée, les corps de plusieurs milliers d'infusoires curieux, que j'ai mis sept ans à recueillir... Il me suffirait de jeter une goutte d'eau sur cette poussière pour lui rendre la vie... Au moment où vous êtes entré, j'allais préparer une expérience à laquelle vous me ferez l'honneur d'assister. Ah ! signor Zanello, comme tout irait mieux si, au lieu d'en être réduit à me servir d'un instrument à peine meilleur que les lunettes d'une vieille femme, j'avais un microscope qui grossit seulement quelques millions de fois !

Zanello Zanelli partit d'un éclat de rire, et, se renversant dans son fauteuil, il croisa ses longues jambes maigres et se mit à regarder le docteur au travers de ses lunettes bleues... son rire avait quelque chose de métallique, qui fit passer un frisson désagréable dans le dos de Cornélius.

« Que feriez-vous donc d'un pareil microscope, docteur Schültz, demanda Zanello.

—Ce que j'en ferais !... mais si je possédais l'instrument que je désire et que mon imagination se représente clairement, pendant que mes mains sont impuissantes à le construire, je saurais enfin d'une manière positive combien de facettes compte l'œil d'un infusoire polygastrique, tandis que, faute de ce renseignement d'une importance capitale, je suis arrêté dans le travail de Titan que j'ai entrepris.

—Et quand vous saurez combien de facettes compte l'œil d'un infusoire polygastrique, en serez-vous plus avancé ?...

—C'est vous, docteur Zanello, vous que je croyais mon frère par la science, qui me faites une pareille question ? Mais vous ne comprenez donc pas que de là dépend toute la théorie de la vision chez ces animalcules. Car enfin, vous savez, n'est-ce pas, que dans le doute on a été obligé d'admettre ou l'existence de plusieurs yeux ou celle d'un œil multiple pour ainsi dire, sans savoir à laquelle des deux hypothèses il fallait s'arrêter. Tandis que si une fois la science était fixée sur ce point discuté, on conclurait d'une manière certaine. Ah ! signor Zanello, je donnerais ma vie, mon âme, tout enfin pour obtenir...

—Pardieu, cher maître, interrompit l'Italien, je suis heureux d'avoir fait votre connaissance : je crois que j'ai sur moi ce qu'il vous faut.

Le docteur Cornélius écarquilla ses yeux agrandis par la surprise, et commença à regretter d'avoir introduit chez lui un personnage qui lui faisait l'effet d'être un plaisant de mauvais goût.

Maître Zanello, cependant, avait sorti de la poche de sa houppelande une toute petite boîte en maroquin rouge, qu'il ouvrit avec précaution. Il en tira une chose singulière en cuivre, qu'il se mit à dévisser... L'opération finie, il la recommença sur chacune des deux parties et la renouvela ainsi une douzaine de fois.

Le docteur remarquait avec une stupéfaction indicible que tous ces morceaux allaient s'agrandissant entre les mains de l'Italien, et que celui-ci continuait à tirer de la boîte toutes sortes de choses : des lentilles, des pitons, des cônes de charbon, une pile voltaïque, un objectif complet... Bref, au bout de trois minutes, maître Zanello avait confectionné un instrument de quatre pieds de haut : il le plaça sur la boîte qu'il avait également développée et transformée en support de trois pieds sur deux.

La chose avait évidemment l'air d'un microscope,

mais d'un microscope qui ne ressemblait guère plus à celui de Cornélius que l'archevêque de Mayence à un poète élégiaque.

Maitre Zanello, sans prendre garde à la stupeur du docteur, s'était levé froidement; il prit une goutte d'eau et la plaça sur l'objectif: avec l'instantanéité d'un éclair, un cercle gigantesque, d'une clarté éblouissante, apparut sur le mur du fond; on eût dit que la largeur de la pièce était centuplée.

Le docteur Cornélius jeta un cri et recula; sur ce mur s'agitaient des milliers de monstres d'une longueur démesurée. Il y en avait de toutes sortes, des microzoaires, des filiformes, des rotifères: tout cela serpentait, et l'on eût dit qu'ils allaient sortir de leur orbite lumineux. Cornélius Schültz chancela et tomba dans un fauteuil qui se trouvait là fort heureusement.

Quant à Zanello Zanelli, il s'était mis à rire, et dans ses yeux jaunes, les animalcules semblaient se tordre avec une vélocité fantastique.

Eh! eh! docteur, dit Zanello Zanelli en ricanant, que vous semble de mon microscope? Est-ce que vous avez eu peur? Allons, vous autres, un peu de tranquillité.»

Les infusoires s'arrêtèrent immédiatement..... Cornélius Schültz, un peu revenu de sa surprise, s'était mis, entraîné par l'amour de la science, à considérer attentivement l'œil d'un polygastrique, qui semblait du reste se prêter à cet examen avec la plus grande complaisance.

«Quatre-vingt-sept, il y a quatre-vingt-sept facettes, s'écria-t-il, quatre-vingt-sept! Je les ai comptées!

—En êtes-vous sûr? interrogea Zanello.

—Si j'en suis sûr! exclama le docteur... il demande si j'en suis sûr... Mais à quoi donc vous sert votre microscope? Ecoutez, signor Zanello, vous l'emportez peut-être sur moi pour la profondeur des théories et l'ingéniosité des déductions... mais sur le terrain de l'expérience, je crois que je suis votre maître.

—Je ne me dissimule pas, docteur Schültz, la supériorité dont vous parlez, et je reconnais bien humblement que je suis à peine digne d'être votre élève. Aussi bien sont-ce des conseils et des leçons que je suis venu chercher auprès de vous, et ce n'est que par occasion que j'ai été conduit à mettre sous vos yeux mon microscope, faible essai d'un chercheur inexpérimenté.

—Ah! signor, vous êtes injuste pour vous-même et je fais vraiment le plus grand cas de vos lumières... Seulement, je crois que nous avons besoin de nous compléter l'un par l'autre et j'entrevois dans la collaboration de nos deux génies le summum idéal de la science... Ne vous sentez-vous pas échauffé par la perspective de cette union des deux plus grands savants de ce siècle... et quelle gloire pour tous les deux! figurez-vous donc votre nom à côté du mien sur le tome vingt-cinquième de l'histoire des Infusoires!

—Certainement, reprit Zanello, c'est une perspective séduisante, et c'est avec regret que je me vois forcé de refuser.

—Refuser! s'écria Schültz, oh! mais c'est inouï! Savez-vous donc, signor Zanello, que cet honneur dont vous ne paraissez pas comprendre toute l'immensité a été brigué en vain par les plus fortes têtes de l'Allemagne et que...

—Désolé, cher maître, interrompit Zanello, mais il faut que ce mois écoulé, je sois de retour là-bas... où l'on m'attend pour la prise de bonnet d'un docteur, et je ne saurais manquer le rendez-vous.

—Cette raison est plausible, mais enfin vous ne

partez pas pour toujours et vous reviendrez. Tenez, je crois qu'il serait bon que je pusse avant votre retour, préparer des matériaux pour notre travail, et vous devriez me confier pendant ce temps-là votre admirable instrument, sans lequel je sens qu'il me sera impossible de rien faire désormais.

—Malheureusement, docteur, j'ignore s'il me sera permis de vous revoir, et vous comprenez vous-même que je ne puis me séparer de mon microscope. Tout incomplet qu'il soit, j'y tiens beaucoup; je vous ai dit que c'est moi qui l'avais construit et je ne désespère pas de pouvoir le perfectionner.

—Ah! tenez, il n'est pas possible que vous partiez ainsi. Vous avez mal compris. Vous avez cru que l'histoire des Infusoires ne méritait pas votre collaboration. Vous vous êtes figuré ce livre des livres comme une de ces compilations sans valeur dont nous sommes malheureusement inondés aujourd'hui. Vous l'avez sans doute comparé à l'ouvrage connu sous le titre de *Reverendi fratris Oculosi provincialis Bavarix de Formicis libri quinque*, ou encore à l'étude incomplète de Merlinus Coccaius *De origine pilorum in verucis nasi...*

—Docteur Schültz, je vous assure que...

—Vous vous êtes trompé, signor Zanello; mon livre est au dessus de tous ceux que je viens de vous citer, autant que votre microscope est au dessus de tous ceux que j'ai jamais vus; et pour fixer votre jugement à cet égard, je vais vous lire moi-même l'œuvre où j'ai réuni les travaux de trente ans de ma vie.

—Mais, dit Zanello, l'ouvrage paraît un peu long et nous serons peut-être obligés de remettre à un autre jour...

—Non, non, interrompit vivement le docteur emporté par une ardeur étrange, écoutez, écoutez cela.

—Allez donc, dit Zanello avec résignation, s'étendant dans son fauteuil.

Le docteur saisit un des in-folio placés auprès de lui et commença:

« Histoire des Infusoires et théorie de l'influence de ces animalcules sur l'équilibre de l'âme humaine. » Sa voix ferme et nettement accentuée résonnait au milieu du silence profond de la nuit, et sous son doigt animé d'une rapidité surnaturelle, les pages de l'in-folio tournaient, tournaient sans interruption. Combien de temps dura cette lecture fantastique, ou quel mystérieux pouvoir allongea la durée des heures de cette soirée mémorable... autant de points qui ne seront jamais éclaircis. Toujours est-il que le docteur arriva à la fin du vingt-quatrième volume. Alors seulement, reprenant haleine, il s'aperçut avec stupeur que sa lampe continuait à brûler, bien qu'il n'y eût plus une goutte d'huile, et que les parois du vase, sèches et brillantes, indiquassent qu'elle était ainsi depuis longtemps déjà. Le docteur appuya son menton sur sa main et sentit que sa barbe avait cru. Il se leva comme poussé par un ressort..., devant lui, sur le mur, le cercle lumineux et les infusoires. A côté de lui, l'étranger immobile dans son fauteuil. Zanello Zanelli dormait profondément.

Le docteur Cornélius devint vert. Pendant trois minutes, il regarda le dormeur avec un calme effrayant. L'indignation, la colère l'étouffait. Jamais son amour-propre de savant n'avait reçu un pareil outrage. Une idée terrible de vengeance traversa son cerveau. Il n'essaya même pas de l'écarter. Il n'était pas possible que cet aventurier qui était venu se railler de lui jusque dans sa maison fût un savant; c'était quelque bandit qui avait dérobé (le docteur n'osait se demander où) le micro-

scope admirable qui était là auprès de lui. Peut-être était-il venu pour dépouiller aussi le docteur Schültz et lui enlever ses manuscrits. Une prompte résolution pouvait seule sauver sa vie évidemment menacée...

Cornélius jeta un dernier coup d'œil à l'étranger qui ne bougeait pas, et à l'orbite éclatant où les infusoires continuaient à demeurer immobiles.

Alors, il saisit une cornue à laquelle était adaptée un tuyau flexible comme un long serpent.—Il approcha avec précaution l'extrémité de ce tuyau des narines du dormeur... Zanello Zanelli se leva tout d'une pièce et tomba raide mort.

Quand il vit le cadavre à ses pieds, le docteur Cornélius Schültz se sentit pris d'un tremblement nerveux..., mais l'amour-propre vengé, la certitude d'avoir échappé à un danger immense, et peut-être aussi la satisfaction de posséder désormais le microscope si désiré lui rendirent bientôt toute son énergie.

Après quelques minutes, il ne se souciait pas plus du cadavre que d'un mannequin... Il n'avait pas même l'ombre d'un remords. Son sang-froid l'étonnait lui-même.

Voyant qu'il ne pouvait se débarrasser du mort avant le lendemain matin, il l'installa sur sa table, à côté du tome XXV de son livre, et ne s'occupa plus que du microscope.

Les infusoires s'agitaient maintenant d'une manière extraordinaire; mais le docteur essuya la goutte d'eau, tout disparut, et le cercle projeté par la lentille de l'objectif resta complètement vide dans son immobilité lumineuse.

Une idée singulière vint alors au docteur Cornélius... Jusque-là, il n'avait jamais dans ses expériences examiné que le sang des êtres vivants, l'occasion lui sembla magnifique pour étudier celui d'un cadavre, et sans plus tarder, il ouvrit avec son scalpel une veine du défunt, prit une goutte du sang qui n'était pas encore figé, et la plaça sur l'objectif... Alors il se passa une chose extrêmement curieuse.

Le cercle lumineux s'éclaira d'une lueur rougeâtre et sembla grandir encore. Des infusoires de taille colossale avaient succédé à ceux de la goutte d'eau!

Ils se livraient à des évolutions tellement bizarres que, malgré lui, le docteur Cornélius se sentit frissonner, et, sans s'expliquer pourquoi, jeta un coup d'œil oblique du côté du cadavre.

Maître Zanello Zanelli avait positivement l'air de lui rire au nez.

Mais, nous l'avons dit, Cornélius Schültz était un esprit fort : il haussa les épaules en sifflant, et reprit son opération.

Or voici qu'au milieu du cercle projeté s'était mise à poindre une tache de forme singulière : on eût dit un infusoire exactement pareil à un être humain..., tous les animalcules s'écartèrent avec respect sur les bords du cercle, et celui qui semblait leur roi se mit à grandir à vue d'œil.

Il avait une huppelande noire, des jambes prodigieusement longues et un nez crochu.

Une seconde fois, le docteur jeta un coup d'œil au cadavre du signor Zanello..., le cadavre avait diminué, et n'était plus qu'à peine grand comme le tome XXV à côté duquel il gisait.

Cornélius reporta ses regards sur le mur..., la figure croissait toujours, et la silhouette de maître Zanello Zanelli se détachait maintenant avec la plus grande netteté.

Le cadavre avait disparu.

Cornélius Schültz chan

Zanello Zanelli souriait toujours, et murmurait entre ses dents :

« Ha ! ha !... cela va être un beau rotifère que le docteur Cornélius..., un beau rotifère... »

Que le lecteur se mette un instant à la place du docteur Cornélius Schültz, et il s'expliquera facilement sa terreur en voyant la silhouette de l'Italien se détacher du mur et venir s'asseoir dans le fauteuil où Zanello vivant s'était endormi.

« Ah çà, dit le fantôme, où donc en étions-nous de l'*Influence des animalcules sur l'équilibre de l'âme*?... Continuez donc, docteur, cela m'intéressait vivement.

—Mais... fit Cornélius d'une voix saccadée.

—Je vous l'ordonne, » articula Zanello de sa voix métallique.

Cornélius Schültz était arrivé au paroxysme de l'épouvante, et ce fut d'une voix chevrotante que, n'osant rien refuser à un si effrayant interlocuteur, il reprit la lecture du tome XXVe.

Tandis qu'il lisait, il s'était mis à diminuer, de sorte qu'en arrivant à la fin du chapitre premier, il était à peine haut comme un tabouret.

Le signor Zanello remarqua avec bonté combien c'était incommode et le plaça sur la table... Le docteur diminuait toujours. Absorbé dans sa lecture par une puissance surnaturelle, il ne semblait pas s'en apercevoir.

Tout à coup il s'interrompit. Sa taille venait de décroître subitement d'un pied, et il n'était plus qu'à peine gros comme un pois. Alors l'Italien poussa son éclat de rire satanique, et les infusoires du cercle lumineux entamèrent une sarabande fantastique.

Zanello Zanelli saisit le docteur Cornélius Schültz et le plaça sur l'objectif.

Cornélius se sentit violemment lancé en avant... il se trouvait projeté sur le mur; quant à son corps, il avait complètement disparu.

La silhouette du signor Zanello était à côté de lui, et répétait en ricanant :

« Ha ! ha ! c'est un beau rotifère que le docteur Cornélius..., un beau rotifère... » —Tout s'éteignit.

Quand dix heures du matin sonnèrent, la servante du docteur Cornélius frappa à la porte du cabinet de son maître, et, ne recevant pas de réponse, tourna le bouton et entra.

Elle trouva par terre deux cônes de charbon consumé et un scalpel dont la pointe était légèrement maculée de sang; mais de son maître, pas la moindre trace. Cependant, ni portes ni fenêtres n'avaient été ouvertes de la nuit, et le docteur n'avait pu s'échapper par le trou de la serrure.

Pendant plus d'un mois, la mystérieuse disparition du docteur défraya toutes les conversations de la ville de Würzburg, et le bourgmestre émit l'avis que le diable avait dû l'emporter... Cette opinion finit par rallier tout le monde... C'est pourquoi les bourgeois de Würzburg vous raconteront chacun d'une façon différente la légende du docteur Cornélius Schültz et de Zanello Zanelli.



PETITS JEUX DE SOCIÉTÉ.

LA NARRATION.

Pour ce jeu, il est d'usage d'avoir de longs rubans que chaque joueuse tient par un bout, tandis que tous les autres bouts sont réunis dans la main de celle qui dirige le jeu. Celle-ci commence une histoire ou narration, et s'arrêtant après deux ou trois phrases, elle donne une secousse à un des rubans. Celle à qui s'adresse ce signal doit continuer *immédiatement* la narration, en tâchant de bien lier ce qu'elle dit avec ce qui se disait au moment où elle a repris. Ce jeu demande une certaine invention pour trouver des détails qui soient un peu intéressants. On en jugera mieux par l'exemple que nous allons donner. Celle qui tient les rubans commence ainsi (les points marquent les interruptions et les reprises) :

« La neige tombait par flocons épais, quand Alice, se leva le matin. Elle pensa qu'elle ne pourrait pas monter à cheval ce jour-là, à cause du mauvais temps, et descendit à la salle à manger, où elle trouva..... »

« Une dame qu'il lui sembla avoir déjà rencontrée quelque part, et un petit garçon de sept ou huit ans qui avait de beaux yeux noirs et d'abondants cheveux bouclés. « Vous ne me reconnaissez pas, Alice, lui dit cette personne ; je suis..... »

« La femme de chambre de votre cousine Jeanne, que vous n'avez pas vue depuis six ans, et voilà son petit garçon que je vous amène. Il lui est arrivé, il y a quelques jours, une aventure bien extraordinaire. Il était allé au carré Viger avec un domestique. Là..... »

« Le domestique l'ayant perdu de vue un moment, il se trouva seul, et, comme il le cherchait avec inquiétude, son air effaré attira auprès de lui..... »

« Une troupe de petits gamins assez dégueuillés qui commencèrent à le tourmenter. Comme il est très-vif, il ne put supporter leurs mauvais propos et donna un soufflet à l'un d'eux, qui..... »

« Se jeta sur lui et commençait à le battre, lorsqu'ils virent paraître tout à coup un monsieur qui se trouvait être, etc.... »

Nous ne donnons pas la suite de l'histoire, et nous engageons nos jeunes lectrices à la terminer elles-mêmes, ou à en inventer de meilleures dont elles sauront faire « le modèle des narrations agréables, » comme le dit Mme de Sévigné avec raison, de sa lettre que l'on appelle *la lettre de la prairie*.

Si l'on veut au contraire faire une narration absurde, le jeu sera peut-être moins difficile, mais nous préférons une narration suivie et un peu élégante. Toutefois, nous allons donner un exemple de ce que doit être un discours dont les idées n'ont aucune liaison entre elles.

« C'était par une belle nuit d'été, alors que le soleil, prêt à se plonger dans la mer, comme un charbon rougi aux feux de la forge, jetait encore un dernier éclat... »

« Vraiment, s'écria Hippolyte, il fait noir comme dans un four. Que demanderons-nous ce matin pour notre déjeuner ? J'ai envie d'œufs à la coque..... »

« A ces mots, ils poursuivirent leur course, renversant tout sur leur passage ; leurs chevaux excités refusaient de s'arrêter malgré tous leurs efforts... »

« La vague grossissait toujours et menaçait de les engloutir ; déjà plusieurs lames avaient pénétré dans leur frêle embarcation. Tout faisait pressentir un prochain désastre... »

« Lorsque la voix d'un chien se fit entendre ; c'était celui du portier de leur maison, rue Neuve-Saint-Roch. Ces aboiements réitérés annonçaient leur arrivée... »

« Chacun s'empresse d'accourir. La vue de ce fidèle

animal rappelait des jours qui n'étaient plus ; mais l'ardente chaleur de cette après-midi..... »

« Les accablait et semblait faite pour les inviter au repos. Ils s'asirent donc en cercle auprès d'un rocher qui leur prêtait son ombre..... »

« L'endroit leur paraissant convenable, chacun s'empresse de faire un grand feu. L'intensité du froid rendait cette précaution plus nécessaire que jamais. »

Nous sommes obligé d'avertir, en donnant ce modèle de contre-sens, qu'il ne nous est pas venu à la pensée d'imiter la forme de quelques romans modernes.

LE JOURNAL.

Ce jeu, moins difficile que le précédent, lui ressemble sous quelques rapports. La jeune fille qui le dirige doit avoir un livre ou un journal contenant un récit sérieux. Chacune des autres choisit un métier, comme confiseur, épicier, marchand de joujoux, marchande de modes, etc. Elles se placent vis-à-vis de la lectrice. Celle-ci, en lisant s'arrête quand elle rencontre un substantif et quelquefois un verbe, et regarde celle qui doit parler, ou bien tire un ruban, comme nous l'avons indiqué plus haut. La jeune fille à qui s'adresse ce langage muet doit à l'instant placer un mot qui se rapporte au métier qu'elle a choisi. La lectrice alors finit la phrase, et continue, s'arrêtant de nouveau aux endroits que nous avons déjà indiqués, et regardant tantôt l'une, tantôt l'autre de ses compagnes. Celle qui ne répond pas, ou qui fait une erreur, paye un gage. L'exemple que nous allons donner suffira pour notre explication.

MARIE. Asseyez-vous toutes en face de moi ; voici mon journal. Quels métiers choisissez-vous ?

HÉLÈNE. Je suis épicier.

HENRIETTE. Moi, quincaillier.

LOUISE. Moi, fruitière.

MATHILDE. Moi, je serai lingère.

ÉMILIE. Moi, marchande de nouveautés.

JULIETTE. Moi, je serai herboriste.

MARIE. Je commence : *Une grande.....*

HÉLÈNE. Bougie

MARIE. *Se fait sentir dans notre.....*

HENRIETTE. Arrosoir.

MARIE. *A plusieurs reprises cette semaine des.....*

LOUISE. Carottes.

MARIE. *Ont proféré des cris séditieux. Des.....*

MATHILDE. Bonnets.

MARIE. *Considérables, se sont formés en cherchant à séduire les...*

ÉMILIE. Gros de Naples.

MARIE. *Honnêtes de notre.....*

JULIETTE. Graine de lin.

« Une grande agitation se fait sentir dans notre ville. A plusieurs reprises, cette semaine, des groupes ont proféré des cris séditieux. Des attroupements considérables se sont formés en cherchant à séduire les habitants honnêtes de notre ville. »

On continue ainsi jusqu'à la fin de l'article, si le jeu amuse.

L'AVOCAT.

Toutes les jeunes filles se placent en rond, ou sur deux lignes, en nombre égal. Au milieu se tient celle qui fait les questions. Quand elle s'adresse à une de ses compagnes, il faut que ce soit sa voisine qui réponde pour elle, en parlant à la première personne, comme l'avocat qui prend fait et cause pour son client. Cette complication

amène des erreurs fréquentes, qui obligent à donner des gages: Nous allons développer le jeu à l'aide du dialogue. Henriette fait les questions; elle s'adresse à Marie, qui a Mathilde à sa droite.

Henriette. Marie, aimes-tu bien Mathilde ?

Mathilde. Oui, elle l'aime beaucoup.

Henriette. Un gage, Mathilde; il fallait répondre : « Oui, je l'aime beaucoup. »

Mathilde. Mais je ne pouvais pas répondre cela de moi-même.

Henriette. C'est le jeu. Tu sais que les avocats parlent souvent comme s'ils étaient la partie intéressée. Ne disent-ils pas : « Comment, j'ai passé dans votre pré avec mon âne ! Vous osez dire que mes poules ont mangé votre grain : et je prends à témoins tous mes voisins que je les renferme dans mon poulailler ! » Allons, continuons. Émilie, chante avec ta voisine : « Au clair de la lune. » à deux parties. (*Émilie et Hélène chantent.*)

Henriette. C'est Hélène qui devait chanter la première partie, et Émilie la seconde, parce que je m'adressais à Émilie. Et toi, Louise saurais-tu chanter aussi ?

Louise. Que faut-il que je chante ?

Henriette. Allons, encore un gage. C'était à Juliette à répondre.

Juliette. C'est vrai, je n'y ai pas pensé,

Henriette. Juliette, n'est-ce pas qu'Hélène a un bon caractère ?

Hélène. Non, il y a des moments où je ne suis pas aimable,

Henriette. Hélène, ta petite sœur Julia ne serait-elle pas en état de jouer avec nous ?

Marie. Oui, je trouve que nous pourrions amener ma petite sœur, et choisir pour elle des jeux simples.

Nous conseillons ce jeu, qui n'est pas très difficile et qui peut amener des réponses inattendues, si on veut se donner la peine de le bien jouer.

LA SELLETTE OU CHAISE HONTEUSE.

Nous ne quitterons pas le *tribunal* sans expliquer le jeu de la sellette, qui est un de ceux que l'on aime le mieux quand la compagnie est un peu nombreuse. On sait que la *sellette* est le siège sur lequel se place un accusé. On prend un petit tabouret, qui en tient lieu; on le place au milieu de la chambre, et la personne coupable s'assied. Une autre fait le tour du cercle et demande tout bas à chaque juge quelle est son accusation. Quand on a pris l'opinion de chaque personne, on la dit tout haut à l'accusé, qui doit deviner qui a parlé contre lui. Nous supposons qu'Henriette est sur la sellette. Elle peut faire, si elle veut, un petit discours pour attendre ses juges, pendant qu'on recueille les opinions. Cela n'est pas hors du jeu, qu'il faut animer autant que possible.

Marie. Interroge tout bas les juges, puis elle dit : Henriette, tu es sur la sellette, parce qu'on t'accuse de chanter faux. De qui vient ce reproche ?

Henriette. C'est Louise qui me fait se reproche. Parce qu'elle a la voix très-juste, elle est très-difficile pour les autres.

Marie. Non, c'est Hélène. Donne un gage. On t'accuse d'être paresseuse.

Henriette. C'est toi, Marie, parce que j'ai mieux aimé me promener aujourd'hui que de travailler avec toi au jardin.

Marie. Non, c'est Juliette. La cour exige que tu donnes encore un gage. On t'accuse de n'avoir pas l'air de te repentir.

Henriette. Oh ! c'est Mathilde qui a dit cela.

Marie. Oui, c'est Mathilde. A ton tour, sur la sellette..... mathilde, on t'accuse d'être gourmande.

Mathilde. Je reconnais Henriette, parce que j'ai voulu manger la moitié de ses cerises.

Marie. Non, ce n'est pas elle.

Mathilde. Qui est-ce donc ?

Marie. On n'est pas obligé de nommer quand on n'a pas deviné juste. Il suffit qu'on dise : « Non, ce n'est pas telle personne. » On t'accuse d'être étourdie.

Mathilde. Oh ! si ma gouvernante était ici, je serais bien certaine que c'est elle ; mais je sais qu'elle l'a dit ce matin à Hélène, et c'est Hélène qui répète l'accusation.

Hélène. Va donc me juger à ton tour.

LES CONSÉQUENCES.

On coupe de petits morceaux de papier ou des cartes d'égal grandeur. On en peut faire environ quatre douzaines. Sur la moitié, on écrit le nom de personnes que l'on connaît. Sur le troisième quart on écrit le nom d'un endroit comme : *A la campagne, en voiture, au spectacle.* Enfin, sur le dernier quart, on écrit les conséquences ou ce qui est arrivé aux personnes dont les noms ont été écrit : *Ont déchiré leurs gants, ont perdu leurs souliers, se sont querellées.* Quand tout est prêt, on fait trois parts : l'une de tous les noms réunis, l'autre des endroits, la troisième des conséquences. On tire deux noms, et enfin en suivant une carte de chacune des autres parts. En les lisant, on peut faire de singulière rencontres ou produire de bizarres assemblages. Par exemple : *Caroline et Marie ont été dans la rivière, et se sont brûlées.*

LE SECRETAIRE.

Ce jeu n'est que le perfectionnement du précédent. Les grandes personnes mêmes peuvent s'en amuser, en y mettant toutes les ressources de leur esprit. On a également des cartes, mais assez grandes pour écrire beaucoup de choses et qu'on peu plier facilement. On écrit en tête le nom de chacune des personnes de la compagnie. On les met dans une corbeille que l'on couvre. Chacun tire au hasard et écrit sur la carte qui lui échoit une phrase et cache cette phrase en faisant un pli. On les remet dans la corbeille; on les tire une seconde fois; sur celle que l'on a prise, on met encore une phrase, et ainsi de suite jusqu'à ce que les cartes soient remplies. Il faut bien cacher à ses voisins ce que l'on écrit, dissimuler son écriture, et, chaque fois que l'on a fini sa phrase, qui doit être courte, mettre quelques points pour la distinguer de celle d'une autre personne. Nous allons supposer que nos jeunes filles sont encore réunies, qu'elles ont rempli les cartes par le procédé que l'on a indiqué plus haut, et qu'elles vont y lire des compliments ou des vérités.

Henriette. Ah ! voilà la carte de Marie. Voyons ce qu'on y a écrit.

Marie. Elle a beaucoup de raison pour son âge... Aussi ne fait-elle pas grande attention au jeux... C'est pourquoi elle donne tant de gages.....

Juliette. Est-ce que ce sont des vers, voilà deux rimes.

Henriette. Il ne faut pas interrompre la lecture ni faire des réflexions. Je continue : Elle devrait bien relever ses cheveux.....

Juliette. Encore une rime !

Henriette. Tu es terrible, Juliette, avec tes interruptions... Elle ne se fâche jamais... Pourquoi se fâcherait-elle contre ses amies ? Il y en a tant d'autres qui le font.

Marie. J'avais peur d'entendre de dures vérités, mais je vois qu'on m'a bien ménagée. C'est à moi de lire une carte maintenant. Ah ! c'est celle de Juliette. On dit que les petites filles sont bavardes... Ce n'est pas Juliette qui fera dire le contraire... Il faut bien que chacun ait un petit défaut... Celui-là n'est pas le plus grave de tous.... Non, si elle n'était pas aussi un peu indiscrete Vous êtes trop sévères pour la pauvre Juliette... Cela ne nous empêche pas de l'aimer de tout notre cœur.

Juliette. Je ne suis pas fâchée contre celles qui ont écrit tout ce mal de moi, parce qu'elles me le disent toute la journée; ainsi je dois y être habituée. C'est à mon tour de tirer ma carte. C'est celle de Louise.

Nous ne multiplions pas ces exemples, qui n'auraient

que peu d'intérêt, et nous pensons que le jeu est suffisamment compris ; mais nous ne pouvons trop recommander aux jeunes filles qui auront à écrire sur les cartes de leurs compagnes, de se souvenir que ceci n'est qu'un jeu, et que si elles veulent s'en servir pour donner quelques avis, il faut qu'elles y mettent de grands ménagements. Il en est de même pour le jeu de la sellette, pour celui des contre-vérités, etc. On peu plaisanter des légers travers de ses amis, mais les défauts véritables sont choses trop sérieuses pour qu'il en soit question au milieu d'inocents amusements.

LES MÉTAMORPHOSES.

Il est question de fleurs dans ce jeu ; mais elles doivent représenter des personnes présentes ou absentes. On forme un bouquet composé de trois, quatre ou cinq fleurs au plus, en l'absence d'une des jeunes filles, qui doit faire un emploi quelconque des fleurs qu'on a choisies, et qui ne sait pas quelles sont les personnes ainsi métamorphosées. On ne le lui dit qu'après, et le seul intérêt du jeu est de faire un choix de fleurs qui induise en erreur la personne à qui on les offre. Donnons-en un court exemple :

Émilie sort, et on décide de choisir trois fleurs une pensée, un pied d'alouette et une jacinthe.

Lorsque Émilie rentre, on lui demande ce qu'elle en fait. Elle répond qu'elle met la pensée sur son cœur ; qu'elle jette loin le pied d'alouette qu'elle n'aime pas, et qu'elle met la jacinthe sur sa fenêtre, parce que l'odeur en est trop forte. Alors on lui apprend qu'elle a mis sur son cœur une vieille femme du village, qu'elle a rejeté son amie Marie, représentée par le pied d'alouette, et qu'elle a mis sur sa fenêtre sa petite sœur qui vient de naître.

Ce jeu est encore employé comme une des pénitences quand on tire des gages.

LA VOLIÈRE.

Chacune des jeunes filles prend le nom d'un oiseau. Celle qui dirige le jeu, après avoir reçu tout bas les noms d'oiseaux, dit tout haut : « J'ai dans ma volière un serin, un hibou, un colibri, etc., » mais en brouillant l'ordre pour qu'on ne sache pas quel est l'oiseau que chacune a choisi. La première jeune fille dit alors tout haut : « Je donne mon cœur à tel oiseau, je confie mon secret à tel oiseau, j'arrache une plume à tel oiseau. » Ensuite, celle qui dirige le jeu, en se souvenant bien de ce que chacune a dit à son tour, ou l'écrivant si elle craint de ne pas s'en souvenir, déclare que l'oiseau auquel l'une a donné son cœur, est telle de ses compagnes, et qu'elle doit l'embrasser ; qu'elle doit aller faire une confidence à celle à qui elle a confié son secret, et demander un gage à celle à qui elle a arraché une plume.

Ce jeu ressemble un peu à celui des métamorphoses ; on devient oiseau, au lieu de se changer en fleur. Il n'y faut faire figurer que les personnes présentes.

LES MAGOTS.

La jeune fille qui commence dit à sa voisine à droite : *Mon vaisseau est revenu de la Chine.* L'autre demande : *Qu'a-t-il apporté ?* La première répond : *Un éventail,* et elle fait avec la main droite le geste de s'éventer. Toutes les personnes présentes font le même geste. La seconde à son tour dit à la troisième : *Mon vaisseau,* etc. et, sur sa question répond : *Deux éventails,* en ajoutant le geste de la main gauche, qui est imité par toutes les autres. A la troisième, on dit : *trois éventails,* et on fait agir le pied droit sans cesser d'agiter les deux mains. Au quatrième éventail, on remue le pied gauche ; au cinquième, la paupière de l'œil droit ; au sixième, celle de l'œil gauche ; au septième éventail, la bouche ; au huitième enfin, la tête. Ces mouvements exécutés tous à la fois par toutes les jeunes filles qui jouent, leur donnent une complète ressemblance avec des pantins à ressort ou de petits magots de la Chine.

CHIMIE DOMESTIQUES.

NETTOYAGE DES TACHES DE PEINTURE. (Autre)

On les mouille avec de la térébenthine.

NETTOYAGE DES TACHES DE CITRON.

Humecter la place tachée avec un peu d'alcali volatil ; mais, comme cette substance a la propriété de dénaturer certaines nuances, on agira prudemment en essayant d'abord son action sur un petit morceau séparé de l'étoffe que l'on veut nettoyer.

NETTOYAGE DE TACHES DIVERSES.

Si l'on veut nettoyer un ou plusieurs lés d'une robe de soie ou de laine, on fait une préparation composée de quantités à peu près égales de savon noir et de miel que l'on fait dissoudre dans un peu d'alcool placé sur un feu doux. Après avoir décousu le lé ou la jupe que l'on veut nettoyer, on étend l'étoffe sur une table ; on trempe une brosse dans le liquide, qui doit toujours être au moins tiède ; on frotte longtemps l'étoffe, à l'envers et à l'endroit, afin qu'elle soit bien mouillée ; on la rince ensuite quatre fois en changeant l'eau chaque fois, sans jamais tordre l'étoffe ; on la suspend, on la repasse à l'envers pendant qu'elle est encore humide. Pour nettoyer parfaitement une robe, il est indispensable de découdre entièrement les garnitures, la jupe et le corsage. On nettoie de la même façon les cravates de soie et les rubans que l'on veut remettre à

neuf, pour garnir les chapeaux de campagne ; pour ces mêmes objets il faut réduire les quantités ci-dessus indiquées.

Après avoir remplacé les boutons et les agrafes qui manquent aux robes, après avoir posé au bord des jupes un faux ourlet ou bien une large tresse de laine, cousue à cheval, si ce bord a été usé par le frottement, on les suspend dans les armoires à portemanteaux. Les robes de soie se conserveront mieux si l'on prend le soin de découdre les corsages et les plis, et de plier les jupes. Les grands tiroirs placés sous les lits servent mieux que les armoires pour conserver les robes de soie sans les froisser ; si cependant il faut avoir recours aux armoires, on enfermera chaque robe dans un grand sac fait en perse peu coûteuse. Le bord supérieur de ce sac (qui devra avoir une longueur au moins pareille à celle de la robe, si l'on veut éviter de donner à celle-ci des plis vicieux) sera à coulisse traversée par un cordon qui la fixe autour de la taille. Le cordon de la coulisse fermant le sac sera attaché au même portemanteau. On prendra la même précaution pour les grands manteaux de velours, qui seront aussi enfermés dans un sac. Les manteaux de drap devront, au contraire, être pliés : ils seront moins froissés que s'ils étaient suspendus. Avant de fermer l'armoire qui contiendra ces vêtements, on y soufflera de la poudre de pyrèthre à l'aide d'un petit soufflet.

Les cols et manches de dentelle, les mouchoirs riches,

et en général toute la lingerie dont on ne fait pas usage pendant l'été, devront être passés à l'eau tiède de savon, puis serrés sans être amidonnés ni repassés. Si on négligeait cette précaution, si on serrait la lingerie telle que la rendent les blanchisseuses, l'action corrosive de l'eau de Javel, employée pour lui donner une blancheur plus éclatante, s'exercerait à loisir. Si, au contraire, on rangeait cette lingerie sans la laver, il deviendrait fort difficile d'enlever la teinte jaune qu'elle prendrait durant les mois de repos.

Les fourrures seront suffisamment préservées, si on les enferme dans des boîtes de carton ou des coffres, en les saupoudrant fortement avec du pyrèthre. On pourra, pour plus de sécurité, les visiter deux ou trois fois dans le courant de l'été, et renouveler le pyrèthre, ou du moins en remettre aux places où il en manque ; mais il est inutile et même nuisible de les exposer à l'air.

Si les vêtements (soit masculins, soit féminins) doivent forcément être confiés à un dégraisseur pour être remis à *neuf*, il faut attendre à l'automne, et ne point faire exécuter cette réparation plusieurs mois à l'avance.

Quant au nettoyage des gants, je ne connais d'autres procédés que ceux tombés dans le domaine public.

Il faut se gantier avec le gant que l'on veut nettoyer ; humecter une petite éponge avec de la benzine, frotter tout le gant, répéter l'opération, essuyer avec un linge sec, puis laisser sécher. Si cependant on voulait avoir recours à un procédé moins coûteux encore que l'usage de la benzine, il faudrait râper un peu de savon blanc, tremper dans l'eau très-légèrement tiédie une petite éponge que l'on poserait sur le savon râpé, puis frotter avec cette éponge le gant tendu sur la main. Pour les gants blancs on emploie le même procédé, mais en remplaçant l'eau par du lait. Enfin, pour les gants de peau de Suède, on emploie un mélange à dose égale de lait et de carbonate de soude. On passe un bout de cordon dans la boutonnière de chaque gant, que l'on suspend pour le faire sécher. Lorsqu'il est encore un peu humide, on le détire pour l'empêcher de se rétrécir et d'avoir des plis qu'il ne serait plus possible de faire disparaître si le gant était tout à fait sec ; outre que ces plis déformeraient ce gant, ils apparaîtraient comme des taches, la couleur étant plus foncée dans ces plis et s'égalisant lorsqu'on les détire.

Toutes les dentelles de *fil* garnissant les fichus, les berthes, etc., doivent être *démontées*, c'est-à-dire décousues, passées dans une eau tiède de savon, roulées sur elles-mêmes et conservées ainsi jusqu'au moment de s'en servir ; alors on les fait remettre à *neuf* et on les emploie pour garnitures. Une dentelle fort belle ne peut jamais être blanchie parfaitement si elle est frocée et cousue ; il vaut donc mieux la serrer non empesée, et la faire blanchir seulement lorsqu'on voudra l'employer.

On ne saurait trop le répéter aux femmes : il n'est point de fortune, si considérable qu'elle puisse être, dont la solidité ne soit ébranlée par le désordre, par le manque de soins, par le *gaspillage* en un mot. Si l'on ignore les précautions à prendre pour la conservation des objets qui composent la toilette d'une femme, ou bien si la paresse et le dédain s'opposent à ce que l'on prenne ces précautions, il faudra répéter, rapprocher des dépenses considérables, qui auraient été évitées si l'on avait été doué de prévoyance et d'activité. La richesse ne garantit pas toujours de la pénurie, car les dépenses croissent avec les ressources, et celles-ci sont toujours insuffisantes tant qu'on ne sait pas régler celles-là. L'une des plus pressantes recommandations, l'une des plus instantes prières que je puisse adresser aux jeunes femmes de cette époque, est celle de ne jamais contracter aucune dette chez aucun fournisseur, de payer toujours leurs achats au *comptant*, d'exiger l'envoi immédiat des factures, et d'en solder immédiatement le montant. Les fournisseurs connaissent assez bien leurs intérêts personnels pour engager leurs clientes dans la funeste voie des crédits ; ils

ont en effet que l'on achète davantage, que l'on examine moins soigneusement le prix des objets, lorsqu'on les prend à *crédit* ; toutes ces raisons militent en faveur de l'abstention rigoureuse de toute dette. Les dettes sont semblables aux engrenages des machines, qui, lorsqu'elles ont pu saisir le pan du vêtement d'un individu, l'entraînent, l'engloutissent et le broient. Il n'est pas possible, je l'affirme sans crainte d'être démentie, il n'est pas possible de rester parfaitement honorable dès que l'on a contracté l'habitude de faire des dettes. Cette première tentation à laquelle on a cédé a pour corollaires inévitables mille petites lâchetés, des mensonges, des subterfuges.....et quelquefois des actions viles et honteuses. Pour éviter cette pente vertigineuse, il faudra envisager courageusement, non le point de départ, mais le point auquel cette pente aboutit fatalement ; il faut pouvoir se dire que le courage dont on a manqué aujourd'hui pour résister à une tentation fera encore plus certainement défaut à l'avenir, car on sera familiarisé avec les périls....., avec les lâchetés..., et celles-ci pourront s'aggraver, sans que l'on s'aperçoive que chaque jour on s'écarte davantage des lois de la probité. Une jeune femme prend ainsi, sans s'en apercevoir, l'habitude de cacher ses dépenses à sa famille, à son mari. Elle s'engage dans une voie semée de mensonges, par conséquent de périls. Elle est forcée d'avoir parmi ses fournisseurs ou ses domestiques des confidentes, par conséquent des complices, et s'expose aux dangers les plus sérieux..., pour acquérir une robe ou un manteau.

NETTOYAGE DES TACHES DE FRUITS ROUGES.

On fait disparaître les taches de fruits rouges qui se trouvent sur le linge de table, en employant le moyen suivant : on mouille avec de l'eau la tache et ses alentours ; on fait brûler *sous* la tache des allumettes bien souffrées, ou bien un peu de soufre placé dans un vase ; si la tache n'a pas tout à fait disparu, on recommence l'opération plusieurs fois de suite, en mouillant toujours la partie tachée.

NETTOYAGE DES TACHES DE BOUGIE-STÉARINES SUR LA SOIE ET LA LAINE.

On gratte la bougie quand la tache est sèche ; lorsqu'il ne reste plus de graisse apparente, ou du moins qu'il reste seulement la trace de la tache, on place dessus une feuille de papier *buvard* ou de soie ; on met quelques charbons ardents dans une cuiller d'argent, que l'on pose sur du papier, en renouvelant l'opération jusqu'à ce que la graisse ne paraisse plus sur le papier.

NETTOYAGE DES TACHES D'ENCRE ET DE ROUILLE.

On enlève ces taches, quand elles sont faites sur le linge, en les couvrant de la mixture suivante : 32 grammes de tartre, 16 grammes d'alun en poudre. Ce procédé a l'avantage de ne point endommager le linge ; on peut aussi l'employer pour d'autres taches.

NETTOYAGE DES TACHES DU LINGE.

Les taches faites sur le linge par l'humidité, le vin ou les fruits, disparaissent par le moyen suivant : on râpe un morceau de savon, on le fait cuire dans de l'eau de pluie jusqu'à consistance de bouillie épaisse ; que l'on étend sur les taches ; on y met ensuite un peu de potasse, on étale le linge sur du gazon, on l'y laisse pendant 24 heures.

NETTOYAGE DE BOISERIES PEINTES A L'HUILE.

On a généralement recours à l'eau de savon ou même à l'eau de lessive pour nettoyer les portes et les fenêtres peintes à l'huile ; ce procédé endommage la peinture : on doit laver les boiseries avec douze parties d'eau et une partie de sel ammoniac.

PAPIER A CALQUER LE DESSIN.

La benzine, que l'on trouve en abondance depuis quelques années dans le commerce, possède, comme les autres

huiles grasses, la propriété de donner au papier une transparence prononcée qui disparaît après la vaporisation du liquide. Cette propriété permet d'éviter l'emploi du papier à calquer les dessins. Il suffit, en effet, d'étendre sur l'objet à copier une feuille de papier ordinaire, et d'humecter de benzine, au moyen d'une éponge, la place que l'on veut calquer, pour rendre cette place transparente et pouvoir y tracer, avec un crayon et de l'encre de Chine, le dessin que l'on voit distinctement par-dessous. La benzine ne tarde pas à se vaporiser entièrement sans laisser aucune trace, et le papier redevient opaque. Le dessin original n'est d'ailleurs nullement endommagé. Quant à l'odeur, qui n'est pas absolument désagréable, pourvu que le liquide ne soit pas trop impur, on peut en délivrer le papier dans l'espace de quelques heures, en ayant soin de l'aérer et de le chauffer. Ce procédé est dû à M. Gelschlager de Reutlingue.

PÂTE POUR NETTOYER LES MEUBLES D'ACAJOU.

Pour entretenir le poli des meubles en bois d'acajou, on prendra 40 grammes de cire jaune ; on la fera fondre dans un vase en terre vernissée ; si l'on a eu soin de râper la cire, elle deviendra liquide presque immédiatement. On ajoute alors 40 grammes d'essence de térébenthine et 12 grammes d'orcanette ; on agite le mélange en employant une petite pelle en bois ; on laisse refroidir ; on prend un petit morceau de cette pâte, et, avec un tampon de laine, on frotte fortement le bois d'acajou.

On prépare une autre pâte servant au même usage. Sa composition ne diffère pas sensiblement de la précédente ; on se borne à substituer à l'orcanette de l'alcool, en quantité égale à la cire : cette pâte produit un effet plus énergique que celle ci dessus indiquée, et convient mieux aux meubles qui sont plus endommagés ; si l'on a la patience et la force nécessaires pour frotter suffisamment les meubles avec cette dernière composition, ils reprennent tout leur éclat primitif.

PEINTURE DES PLANCHERS.

On fait une couleur un peu épaisse, avec de l'ocre jaune cuit dans de l'huile de lin ; si la couleur est trop foncée, on y ajoute du blanc de céruse. On applique cette couleur sur le plancher, en employant un pinceau, et, si le bois n'est pas suffisamment imprégné, on recommence une seconde fois ; plus on laisse sécher, plus la couleur est belle.

PRÉSERVATION DES OUVRAGES EN TAPISSERIE.

On met dans 2 pintes d'eau de la coloquinte, 12 grammes de gomme adragant, et l'on fait cuire le tout pendant une demie-heure ; on prend la tapisserie terminée, on l'étend sur une table ouverte d'un linge propre, et, à l'aide d'un pinceau, on humecte l'envers de la tapisserie avec la préparation qui vient d'être indiquée. Cette précaution a deux résultats excellents : elle donne à la tapisserie une sorte d'apprêt et la préserve des insectes rongeurs.

PROCÉDÉ POUR RACCOMMODER LA PORCELAINES ET LE CRISTAL.

Prenez un tube de blanc d'argent dont on se sert pour la peinture à l'huile ; avec un pinceau, étendez cette couleur sur les morceaux de porcelaine ou de cristal brisés, aux places où ces morceaux doivent être réunis ; faites-les adhérer soigneusement, et si cela est possible, maintenez-les avec une ficelle ; laissez sécher sans y toucher pendant un mois.

AUTRE PROCÉDÉ.

Prenez 2 pintes de lait, jetez-y un peu de bon vinaigre, faites cuire : enlevez, dès que le lait a refroidi, la partie compacte ; ajoutez-y le blanc de deux œufs, un peu de chaux (non éteinte) en poudre, mélangez le tout avec une spatule en bois ; servez-vous de ce mélange pour recoller la porcelaine ; laissez sécher d'abord à l'air, puis à la chaleur.

PROCÉDÉ POUR TEINDRE LA MOUSSE.

La mousse est fort nécessaire pour embellir les vases de fleurs, les jardinières, les corbeilles suspendues. On choisit, en été, la mousse la plus touffue, celle qui croît sous les ombrages les plus épais ; on la nettoie soigneusement en secouant la terre et les feuilles qui peuvent s'y trouver. On colore une certaine quantité d'eau avec une très-forte dose d'indigo, et l'on plonge la mousse dans cette eau colorée en bleu ; on l'y laisse quelque temps, puis on la retire et on la fait sécher à l'ombre, sur des feuilles de papier, en ayant soin de la retourner quelquefois. Quand la mousse est séchée, on la conserve par paquets ficelés à l'abri de la poussière et de l'humidité.

PROCÉDÉ POUR ARRÊTER LA MALADIE DE LA VIGNE ET DU RAISIN.

Faites dissoudre du savon de ménage dans de l'eau tiède, servez-vous-en pour asperger le cep, les feuilles et le raisin ; ce dernier, fût-il très-malade, reprend bientôt son état naturel. Sur le même pied, laissez une grappe malade ; arrosez les autres, et vous serez convaincu de l'efficacité de ce remède.

PROCÉDÉ POUR DESSINER SUR ÉTOFFE.

On calque un dessin sur une feuille de papier ; on pique régulièrement tous les contours avec une aiguille fine : on enlève ensuite toutes les ébarbures du papier en passant dessus avec une pierre ponce très-fine, ou bien avec du papier de verre. On place sur une table l'étoffe sur laquelle on veut dessiner, et l'on attache le dessin sur l'étoffe en employant quelques épingle. On prépare une *poncette* ou tampon de feutre ou de drap (on peut remplacer la poncette par un morceau d'amadou), et avec ce tampon on étend, sur tous les contours du dessin qui a été piqué, une couche légère de poudre impalpable de bitume de Judée, en frottant doucement. Moins il y a de poudre, plus le dessin est clairement rendu. On enlève légèrement le dessin, on place le papier sur l'étoffe, on y promène un fer à repasser d'une chaleur moyenne.

Le bitume de Judée se vend chez tous les pharmaciens et chez tous les marchands de couleurs. On peut remplacer cette poudre par un mélange de gomme arabique et de sucre réduit en poudre. Si l'on dessine sur une étoffe blanche, ou de mauve claire, on mêle du bleu de Prusse ou de l'indigo en poudre avec les substances ci-dessus indiquées.

RECETTE POUR DORER.

Faites fondre 48 grammes de gomme d'élémi (résine d'Amérique), ajoutez-y 32 grammes de mercure cru et 64 grammes de sel ammoniac ; placez ces ingrédients dans une fiole de verre que vous mettez dans un vase plein de cendres ; bouchez la fiole avec un peu de terre argileuse et de blanc d'œuf ; faites fondre sur un feu doux ; ajoutez de l'orpiment (oxyde d'arsenic sulfuré, jaune) et du lait en limailles ; mêlez bien ; servez-vous de cette mixture à l'aide d'un pinceau.

RECETTE POUR RENDRE LES ÉTOFFES INCOMBUSTIBLES.

Voici une très-importante recette destinée à prévenir les accidents causés par le feu : communiquée par un chimiste français qui la livre au public, cette recette consiste, lorsqu'on empèse les mousselines et autre étoffes, à mêler égale quantité en poids de carbonate de chaux, vulgairement nommé blanc ou craie d'Espagne, avec l'amidon qui sert à l'empesage. Cela suffit pour rendre les robes et les jupons incombustibles, et cela ne nuit en rien à la fraîcheur et à l'apparence des étoffes, que l'on repasse comme à l'ordinaire.

RESTAURATION DU VELOURS.

On place une plaque de métal sur un réchaud rempli de charbon incandescent ; sur cette plaque on pose un morceau de toile fortement mouillé d'eau ; on pose la

toile sur l'envers du velours et l'on brosse doucement le velours dans son sens, à toutes les places où il a été écrasé ; on doit mouiller sans cesse le morceau de toile.

RUBANS FANÉS.

Pour rendre aux rubans lilas, fanés et tachés, leur fraîcheur primitive, il suffit de mettre dans de l'eau un morceau de sel de soude de la grosseur d'une noix, et d'y tremper le ruban ; on le retire, on laisse découler l'eau, on le repasse encore humide.

SAVONNAGE A L'AMMONIAQUE ET A L'ESSENCE DE TÉRÉBENTHINE.

On prend 1 kilogramme de savon, on le coupe en petits morceaux, on le met sur le feu en le faisant bouillir ; pour cette quantité de savon on met 15 grammes d'essence de térébenthine, 30 grammes d'ammoniaque (alcali volatil), et 50 litres d'eau.

Emploi de la préparation.

On fait chauffer les 50 litres d'eau, sans cependant atteindre l'ébullition : le vrai point est de pouvoir y tremper les doigts sans se brûler, lorsqu'on est habitué à faire la cuisine, par conséquent un peu familiarisé avec un certain degré de chaleur. On ajoute à ce moment le savon, l'ammoniaque et la térébenthine, selon les proportions ci-dessus indiquées ; on remue le tout avec un bâton ; on jette dans ce mélange autant de linge sec qu'il en peut entrer dans le vase qui le contient ; si l'on a des mouchoirs tachés de sang, ou des serviettes tachées par des fruits, on s'abstient de les joindre à ce savonnage. Le calicot s'y nettoie admirablement, et y reprend la blancheur du neuf. On laisse tremper deux heures, ou même toute une nuit ; le lendemain on commence par frotter les parties les plus salies, entre autres les cols et les manchettes des chemises d'homme, en procédant à ce nettoyage dans le baquet même qui contient la mixture. A mesure que l'on frotte le linge, on le jette d'abord dans une petite quantité d'eau, puis on le lave à grand eau, jusqu'à ce que l'eau dans laquelle on a opéré soit tout à fait claire. Les bonnets les plus sales, les jupons les plus terreux, se nettoient parfaitement dans ce savonnage ; il occupe, dans la proportion indiquée (50 litres d'eau), la journée entière d'une femme. Le linge de toile s'y nettoie aussi fort bien, mais spécialement celui qui est en coton. On ne jette pas le savonnage après ce premier emploi, car il sert encore à nettoyer les chaussettes de couleur, les robes en toile imprimée, en toile de Vichy. Ce second nettoyage se fait à froid. La méthode ci-dessus indiquée n'offre aucun danger pour le linge.

SAVON SERVANT A BLANCHIR LES CHAPEAUX DE PAILLE, LES TISSUS DE LAINE ET DE SOIE,

Prenez du savon ordinaire, faites-le dissoudre dans de la lessive délayée et du sel commun ; joignez-y du sulfite de soude rapé, ayant le cinquième du poids du savon ; quand ces ingrédients bien mélangés sont encore mous, on les coupe en tablettes qu'on fait sécher.

Leur emploi est celui-ci : on plonge dans de l'eau pure les objets que l'on veut nettoyer ; peu après on ajoute à cette eau environ un quart de litre d'une dissolution ammoniacale, pour 12 litres d'eau. Cette première préparation enlève déjà une partie des taches grasses. On prend le savon ci-dessus indiqué (une dose de savon pour dix à douze doses d'eau), on le fait dissoudre dans de l'eau chaude, et l'on se sert de cette dissolution pour nettoyer les objets plutôt en les pressant qu'en les frottant ; on prépare une mixture composée de vingt parties d'eau et d'une partie d'acide chlorhydrique ; on y plonge les objets qui ont été nettoyés, on les y laisse pendant une heure ; on les retire, on les rince dans de l'eau pure ; on laisse sécher. On obtient ainsi un nettoyage parfait.

SAVONNAGE AU BORAX.

La femme d'un cultivateur américain a fait des expé-

riences sur l'emploi des savons, et elle a découvert qu'en ajoutant à un demi-kilogramme de savon, 23 grammes de borax, que l'on fait fondre dans de l'eau sans la laisser bouillir, non-seulement on épargne la moitié de la dépense de savon, mais encore le linge lessivé acquiert plus de blancheur. En outre, l'action caustique du savon se trouve neutralisée ; la peau des mains éprouve une sensation particulière, et devient douce et soyeuse.

SERVIETTES TRICOTÉES.

Il n'est pas un détail appartenant à la vie domestique qui puisse être dédaigné par une bonne ménagère, et sa sollicitude doit embrasser à la fois tous les résultats et tous les moyens qui concourent à les atteindre. Le nettoyage quotidien des meubles, des bronzes, des menus objets qui figurent sur les étagères, se fait plus promptement et plus parfaitement lorsqu'on emploie pour essuyer tous ces objets des serviettes tricotées. Pour faire ces serviettes, on prend du coton plat, très-peu tors, deux aiguilles de bois, et l'on monte 80 à 100 mailles ; on tricote toujours à l'endroit jusqu'à ce que l'on ait fait un nombre de tours égal à celui des mailles montées, afin d'exécuter un petit carré régulier. On démonte, et l'on encadre cette serviette avec un tour de mailles simples, et un second tour, composé de brides, faits l'un et l'autre au crochet avec de la laine rouge, bleue ou verte. Ce travail, si facile, peut-être exécuté par les petites filles, et les grand'mères seront peut-être bien aises de tricoter ces serviettes, qui ne fatigueront pas leur vue affaiblie. Le coton mou employé pour le tricot pompe, pour ainsi dire, la poussière, et nettoie parfaitement les marqueteries, les dorures et la verrerie sans les rayer ; il s'insinue dans les interstices des sculptures, et pénètre partout pour absorber la poussière qui se colle à ses mailles flexibles. De plus, ces serviettes, ainsi encadrées, sont fort présentables, et l'on peut toujours en avoir une à portée de la main, soit dans un tiroir, soit dans une corbeille quelconque. Il sera bon de ne pas employer d'autres serviettes pour essuyer les pianos à l'intérieur et à l'extérieur ; leurs qualités solides m'ont charmée, et je me suis promis de les faire connaître à nos lectrices.

TERRE A DÉTACHER.

On enlève toutes les taches d'huile ou de graisse sur le papier, les étoffes, les planchers, en couvrant ces taches avec de la terre de foulon, connue dans quelques départements sous le nom de la terre de Sommières ; on la pulvérise, et on saupoudre la partie tachée ; on laisse la terre et la tache en contact pendant vingt-quatre heures ; si la tache n'est pas entièrement disparue après ce laps de temps, on répète l'opération.

TEINTURE ET RESTAURATION DES PLUMES.

Les plumes, telles que nous les livre la nature, sont malpropres et déplaisantes, par la graisse qui y est adhérente ; les plumes d'autruche, entre autres, sont collées ensemble de telle façon que l'eau pure ne suffit pas à leur nettoyage.

Pour nettoyer convenablement les plumes de toutes sortes, on met un demi-kilogramme de soude dans deux litres d'eau, c'est-à-dire 250 grammes de soude par litre d'eau. On fait chauffer l'eau et la soude de façon à pouvoir y tenir la main, et, lorsque les plumes sont très-grasses et très-malpropres, on les place dans cette eau, et on les y laisse pendant douze heures ; on les lave ensuite dans cette même eau, puis dans de l'eau tiède, à plusieurs reprises. On les fait sécher au soleil, en les agitant parfois, ou bien à la chaleur du feu.

(A continuer.)

STYLE DE MAUVAIS GOUT.

Le bon goût est une sensation de notre ame, par laquelle elle se porte vers la véritable beauté de chaque chose, et la distingue des faux attraits que l'imagination lui prête quand elle n'est pas bien réglée. La nature le donne, le travail le forme, souvent les excellents modèles le font éclore ; et rien peut-être n'est plus propre à le conserver dans toute sa pureté, que de faire connaître et sentir quelquefois à la jeunesse la barbarie des siècles précédents. C'est la méthode que nous suivrons dans cet article, que nous allons commencer par l'extrait d'un ouvrage devenu très-rare. Il parut en 1610, sous le titre de l'*Avant-Victorieux*, et fut composé à la gloire de *Henri IV*, par le sieur de l'*Hostal*, vice-chancelier du royaume de Navarre.

« Fasse mieux qui pourra, dit-il, en s'adressant à la France, me voici en train d'abattre l'image d'un grand roi, pour, en l'image de ses faits, faire voir au monde tous ses ennemis abattus. J'ai naguères paru en soldat et chevalier français : je veux un jour triompher en victorieux ; et si j'ai le vent aussi bon que le cœur, peu de plumes auront le cœur de se mettre au vent. Qu'on juge du lion par l'ongle, et face mieux qui pourra. »

Après cette préface, où l'auteur montre en deux mots son plan et son style, il entre de la sorte en matière. « Au plus haut point, et comme en son apogée, devait être la vertu de ce grand roi de Lacédémone, *Agésilaus*, qui, pour mettre son honneur en banque et à l'avance du temps, pour étendre et alonger sa réputation à l'avenir, ne voulut point être tiré ni en bosse, ni en peinture ; affermi sur cette croyance que sa mémoire aurait tous jours crédit au monde, et ne pourrait non plus vieillir que sa vertu ; et ce Romain, qui semble porter tous les sages sur les fonts, et les baptiser de son nom, *Caton*, ce diamant de son siècle, ne croyait pas que sa vertu n'eût son plein fonds, et la gloire de ses actions, son étendue, son long et son large, pour n'avoir point d'image entre tant d'images des Romains ; images sujettes à se fondre, si de cire ; à se briser, si de pierre ; au feu, si de bois ; à la rouille, si de cuivre ; à l'enclume et au marteau, si de fer ; aux larrons, si d'or ou d'argent..... Image, imager, tout passe ; peintre, peinture, tout s'efface ; pot et potier, tout se casse. Rien ne fait ferme contre le cours du temps : tout va, tout vient ; et le temps même, qui change tout, le temps même le premier branle du changement... L'honneur, qui s'alonge autant que le temps, et qui va de pair avec les siècles des siècles ; l'honneur, ce tant privilège du Ciel, et qui, non plus que nos âmes, n'est point menacé de sa fin par son commencement : mourrait-il donc, ce fils unique de la vertu, ce vraiment canonisé, ce saint et sacré bourgeois du ciel et de la terre, le miroir des Dieux, le baume de l'immortalité, si l'art ne lui prêtait son secours ? Honneur, qui, non comme la myrrhe en Arabie, mais qui, par tout le monde, porte l'encens précieux de la vertu ; honneur, qui, non comme la rose au mois de mai, mais qui, de tous les mois, ne fait qu'un jour éternel, pour embaumer la terre de son odeur ! Douce odeur ! toute agréable odeur !... à qui les Romains sacrifiaient tête nue, pour dire que rien ne lui fait ombre, et qu'il n'y a point de ténèbres, point de nuit, point d'éclipse pour sa gloire, que sur le bout, sur l'*Amen*, et sur le dernier point du monde... »

Le sieur de l'*Hostal* s'efforce de prouver qu'il est impossible de représenter dignement un héros par des statues de bronze, de marbre ou de pierre ; et, comme son but est de tourner toutes ses preuves en sentiment, il fait ici cette vive apostrophe à *Stasicrates*, ce fameux sculp-

teur, qui offrit à *Alexandre-le-Grand* de faire du mont Athos un colosse qui représenterait le conquérant de l'Asie, tenant une ville dans sa main gauche, et laissant tomber un fleuve de la droite. Après un portrait singulièrement chargé du roi de Macédoine : « Ces fougues, s'écrie-t-il, ces chaleurs de courage, ces élans, ces bouffades, ces brusques saillies d'ambition ; cette âme qui trépigne, qui pétille, qui bout, qui brûle d'ardeur de combattre ; ce feu, cette flamme ; ce cœur, sans peur, et qui donne la peur à tant de cœurs, ô *Stasicrates* ! comment me le représenteras-tu par une image qui montre toutes ses perfections au doigt, elle qui ne peut pas remuer un doigt ? Et si ton Athos est sans cœur, veux-tu arracher le cœur à ton *Alexandre*, afin qu'il soit sans cœur comme ton Athos ?... On dit d'*Apelles*, qu'il peignait les éclairs, les foudres, les tonnerres, et tout ce qui bonnement ne se peut peindre ; mais une âme, ouvrage du sacré doigt du Tout-Puissant, rayon de la Divinité, et qui, comme le corps du corps ne sort point d'une autre âme ; une âme parée et embellie, toute luisante, toute éclatante de ses vertus, qui la mettra en figure, sinon ceux qui n'ont point d'âme pour connaître les vertus, ni de vertu pour savoir ce que c'est que l'âme ? »

Ce boursoufflé préambule conduit le vice-chancelier de Navarre à l'éloge de *Henri-le-Grand*. « Si non *Alexandre* par le mont Athos, comment dans une salle, sur un manteau de cheminée, comment tirer en bosse, comment représenter en marbre *Henri* mon victorieux, en qui plusieurs *Alexandre*, comme plusieurs *Marius* en un *César* ?... Ni du cheval par la selle, ni de la tête par le chapeau, ni de l'esprit par le corps ; et l'on voudra que je juge du corps et de l'esprit par une image qui, sans mouvement et sans esprit, ne peut tenir du vrai corps de Bourbon, puisqu'elle n'a rien de son esprit ? Aveugle image, muette et sourde image, mieux dite morte image de la mort, que corps figuré d'un corps vivant ! Et qu'est-il encore ce misérable corps ? Sanglante ordure, en sa naissance ; ampoule de verre, et ballon rempli de vent, en sa vie ; entrée de table, rôti, bouilli, et confitures de verres après sa mort. Oui, pour la mort gibier tout prêt, s'il n'a toujours un vivandier, un giboyeur sur la bouche, un chirurgien sur les ulcères, un médecin au chevet du lit.

« Corps, et non plus corps que moulin à moudre ; four et marmite à cuire toutes les viandes ; sépulture, manie et entrave ; l'ancre, l'attache et le contre-poids de nos esprits ; crocheteur vil et abject, mallier et cheval de valise ; le trésorier et receveur général de toutes les imperfections de la nature. Et si rosée d'un matin, si fleur d'un jour, si potiron d'une nuit ; si sa beauté, comme un bouquet de fleurs ; sa santé, comme une fiole de verre ; sa vie même, oui sa vie, comme une hirondelle pasavère, comme une éclair, comme une ombre ; et qu'est-ce que le corps, qu'une beauté de fleur, une fleur de santé, une santé de verre, un verre de vie ; et enfin une vie d'ombre, d'éclair et d'hirondelle passagère ?... *Henri* en image ! Tant et tant de lauriers sur la tête de mon victorieux ! Ces beaux lauriers, cueillis sur le champ de trois sanglantes batailles, et de trente-cinq rencontres d'armées, cent quarante combats, et trois cents sièges de place ? ces lauriers, naguères branlebrans entre le péle-mêle, le clic et le clac, feu et fumée, coups et plaies, plaies et sang, sang et meurtres, meurtres et carnage, carnage et horreur ; en l'horreur de tant et tant de combats, ou main à main, pied à pied, pistolet contre pistolet, épée contre épée, et où

“ mon Bourbon a montré qu'en un siècle brouille-brouillé, siècle de querelle et d'outrage, siècle de plaies et de sang, il ne pouvait y avoir roi en France qui ne fût soldat, ni soldat plus brave, plus courageux que Bourbon : si soldat se peut dire, celui qui commande aux archers et aux soldats, comme disait *Iphicrates* : Ah ! lauriers, où êtes-vous ? . . . Ce grand doyen des princes de son siècle, *Trajan*, dit *Phile*, passant dans les rues, tout le monde jetait et attachait les yeux sur lui. Les enfants à la mamelle le connaissaient : les jeunes criaient : *Voilà ! le voilà !* Les vieux, comme en extase : *ô le bon !* disaient-ils, *ô le brave empereur !* Les malades, quittant les lits, se traînaient aux portes, aux fenêtres, croyant que vue portait santé et guérison ; peuple à troupes, troupes à ondes, et ondées de peuple à foule perçante, presse et foule de peuple, comme s'il n'y avait rien eu au moude que *Trajan* qui seul méritât les yeux de tout le monde . . .

“ S'il se faisait de tels honneurs à l'image de Bourbon, ô mes yeux ! quel objet plus agréable, plus gracieux ! et que verriez-vous au monde qui ne contribuât à l'honneur de son image ! Rome, ses bénédictions ; l'Empire, l'honneur de sa main droite ; l'Italie, son baise-main ; l'Angleterre, son amitié ; la brave Suisse, toutes ses piques ; Hollande et Zélande, ces deux vieilles guerrières, le tranchant de leurs épées ; Portugal, le regret de ses rois légitimes ; les Mores, le désir de leur liberté ; l'Aragon, ses plaintes ; la Navare, ses soupirs et ses larmes ; Castille, sa crainte ; Castille sa tereur ; Castille, son effroi, sur-tout en ce temps, temps si longtemps désiré ! heureuse ainsi, ô l'heureuse image . . . ”

Tout l'ouvrage roule sur cette idée : “ *Henri-le-Grand* serait bien représenté, si son image pouvait rendre son âme, son caractère, ses vertus ; mais cela n'est pas possible ; il vaut donc mieux n'ériger de statues à sa gloire,

que celle que ses beaux faits, ses sublimes actions lui en ont dressées dans la mémoire de tous les hommes ; il est donc plus raisonnable de se contenter de célébrer le *brillant de ses exploits*. Nous plaindrions beaucoup le nom à jamais mémorable de *Henri IV*, si, pour arriver à l'immortalité, il n'avait eu que la bouche et la plume de son vice-chancelier, que son *Avant-Victorieux*, production extravagante d'un homme sans goût, monument de barbarie, dans un siècle qui avait déjà produit *Malherbe*, et qui enfantait le grand *Corneille* ! On est étonné, en lisant ce livre, qui contient plus de trois cents pages d'impression, d'y voir la plus vaste érudition. Il n'y a pas la plus petite allusion, qui n'ait son autorité à la marge ; pas le moindre trait d'histoire ou de physique, qui ne soit appuyé d'un passage de Pline, et de tous les autres naturalistes ; les poètes, les orateurs, les historiens, les pères de l'Eglise, sont cités tour à tour, mais toujours sans choix, toujours sans sagacité, et le plus souvent sans avoir été entendus. Pour achever de le faire connaître nous nous contenterons de choisir les morceaux les plus intelligibles, et les plus propres à le caractériser.

Le sieur de l'*Hostal* fait en ces termes l'éloge de *Sully* : “ Pilier d'airain, ferme colonne d'état ; épée tranchante, pour les combats ; tête à double cerveau, pour les conseils ; bouche de torrent, pour la persuasion ; à mains et à pieds de vent, pour l'exécution ; *Sully*, l'une des fibres du cœur de son prince, l'un des pieds du tripied de son oracle ; et digne certes des titres les plus apparents d'honneur, puisque tu es trouvé digne de servir un si grand roi . . . Un roi, qui confit toutes ses vertus au miel de sa sagesse, et qui, en la hauteur de ses discours, peut, comme jadis *Périclès*, se nommer l'*Olympe* . . . Ce très grand roi de fleurs de lys, qui n'a rien sur lui que le ciel et le soleil . . . ”

(A CONTINUER.)

REVUE INDUSTRIELLE.

LA MARMITE NORVÉGIENNE.

Toute matière à l'état de division extrême comme la sciure de bois, la paille hachée ou toute étoffe épaisse composée de filaments peu serrés comme les feutres, renferme dans sa masse une certaine quantité d'air qui se laisse difficilement traverser par le calorique et par suite, conserve pendant un temps assez long la chaleur d'un objet que l'on aurait enfoui dans cette paille ou enveloppé dans cette étoffe.

Tel est le principe sur lequel repose la marmite norvégienne, appareil formé d'une caisse ronde ou carrée en tôle ou en bois garnie intérieurement d'une étoffe feutrée très-épaisse.

La personne qui doit passer hors de chez elle une partie de sa journée, met sur le feu une marmite en fer battu contenant la viande et les légumes qu'elle veut faire cuire. Dès que le bouillonnement de l'eau dans laquelle plongent ces aliments, annonce que le maximum de température est atteint, la marmite est retirée du feu, recouverte, puis introduite dans la boîte sur laquelle on abaisse un couvercle doublé de feutre comme le corps de la boîte.

La chaleur acquise par la marmite et par les mets qu'elle contient ne pouvant se dégager au dehors, se perdre, puisque l'air emprisonné dans le tissu s'y oppose, la cuisson se continue et elle est complète après quelques heures, de telle sorte que l'ouvrière ou le commis rentrant chez eux trouvent le bouillon fait, la viande et les légumes cuits ; ils peuvent se nourrir plus sainement et en même

temps avec plus d'économie que s'ils prenaient leur repas chez le restaurateur.

La chaleur se concentre dans la marmite norvégienne pendant six ou sept heures au moins, temps longuement suffisant pour répondre à tous les besoins ; en outre et comme il est facile de le comprendre, ce système de cuisson qui économise de cinquante à soixante pour cent du combustible, peut être abandonné à lui-même sans qu'il y ait aucun risque d'incendie à courir.

LE BAROSCOPE OU BAROMÈTRE CHIMIQUE.

Le baroscope est un petit appareil qui peut servir à se rendre compte des changements de temps : c'est une espèce de baromètre chimique.

Il se compose d'un tube de grosseur variable renfermant de l'alcool dans lequel on a fait dissoudre une certaine proportion de camphre. Le tube est fermé par un bouchon percé verticalement, à l'aide d'une pointe d'aiguille, d'une très petite ouverture permettant au liquide de subir les influences des variations atmosphériques.

Lorsque l'air est calme, que les vents sont hauts, l'atmosphère exempte d'humidité, la liqueur reste absolument pure et transparente. Mais dès que viennent à souffler les vents d'ouest ou du sud qui nous amènent les nuages, la liqueur se trouble ; elle perd une partie de ses propriétés dissolvantes et le camphre cristallise en petites aiguilles, en légers flocons qui deviennent d'autant plus abon-

dants et s'élèvent davantage que plus grande est la quantité de vapeur d'eau répandue dans l'air.

Partant de ce fait et à la suite d'expériences répétées, d'observations longuement suivies, on a pu établir de la manière suivante l'échelle imprimée sur la planchette qui supporte le tube.

Lorsque le temps est beau, il se forme au fond du tube des flocons qui disparaissent si la température est très-élevée.

Un léger nuage ascendant, de petits cristaux est un indice de vent. L'abondance des flocons et la formation à la surface du liquide d'un disque semblable à de la glace correspond au point *variable* du baromètre : les chances de pluies égalent celles de beau temps.

Si la pluie menace ou quand elle tombe, les petits cristaux deviennent plus nombreux, ils forment une espèce de neige et de disque solide supérieur augmente de volume ; la grande pluie s'annonce par des aiguilles descendant du disque, en même temps que par la formation d'un dépôt de cristaux au fond du tube.

L'orage et la tempête troublent le liquide au sein duquel prend naissance une masse neigeuse très-grande et constamment en mouvement.

Enfin le froid agit pour augmenter le volume du disque supérieur et la masse de cristaux déposée au fond du tube.

Sans vouloir nous avancer jusqu'à prétendre que le baroscope est un instrument d'indications certaines des variations atmosphériques, nous pouvons dire qu'il permet de prévoir avec des chances de probabilité suffisantes pour les besoins ordinaires, le temps qu'il fera vingt-quatre heures après l'observation de l'instrument. Celui-ci, pour bien fonctionner, doit être suspendu à l'air libre, mais à l'abri de la pluie et des rayons solaires directs.

LES MACHINES-SOLEIL.

Jusqu'à présent on ne s'occupait guère de l'épuisement certain de mines de charbon de terre ; mais devant la consommation qui croit avec une rapidité telle que tous les quinze ans elle double, les Anglais commencent à s'inquiéter.

Quelques chiffres puisées dans les derniers documents officiels feront comprendre la légitimité de cette inquiétude.

Pendant l'année 1852, cinquante millions de tonnes de houille ont été extraites des mines anglaises. Neuf ans après, cette quantité s'élevait à quatre-vingt-douze millions, aujourd'hui elle dépasse cent millions de tonnes. En France, la quantité extraite est sans doute inférieure, mais la raison progressive est la même. Du chiffre de neuf cent cinquante mille tonnes, en 1815, la production a passé par ceux de dix-huit cent mille, en 1830 ; trois millions et demi, en 1843 ; sept, en 1858, pour atteindre aujourd'hui treize millions.

Au train dont vont les choses, sir Williams Armstrong, le rénovateur de l'artillerie anglaise, estime que dans deux siècles, deux et demi tout au plus, la houille sera devenue en Angleterre un objet de curiosité exposé sous verre dans les galeries minéralogiques.

Que deviendra donc alors la puissance de ce pays tout industriel, quand le vieux roi *Charbon* abdiquera et que se seront taris les trésors des *Indes noires* ? Si, du jour au lendemain, ce charbon, qu'à peine daigne-t-on regarder, venait à faire défaut, la civilisation moderne, arrêtée dans son développement, reculerait de plusieurs siècles.

Afin de se précautionner d'avance contre le renchérissement qui précédera l'épuisement des mines, renchérissement et épuisement qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, ne peuvent manquer de se produire, les Anglais ont mis à l'étude les moyens les plus propres à remplacer, soit la houille par un combustible d'un emploi aussi économique, soit nos machines actuelles qui en font une consommation si prodigieuse.

Partant alors de cette donnée que le charbon minéral

est un produit de la carbonisation par la chaleur solaire, accumulée dans le sous-sol terrestre, des végétaux enfouis à une époque probablement antérieure à l'apparition de l'homme sur la terre, que selon une expression originale, mais un peu forcée, la *houille est du soleil en cave*, les physiciens et les mécaniciens ont pensé qu'à l'aide de récipients, convenablement disposés, on pourrait mettre obstacle à la déperdition de la chaleur solaire, la condenser, l'emprisonner, et, par suite, l'utiliser directement ; c'est ce qu'un savant appelait dernièrement *mettre le soleil en bouteille*.

Cette quantité de chaleur qui nous arrive du soleil et dont nous ne tirons aucun profit industriel, est en effet énorme. M. Pouillet, savant physicien, évaluait à dix calories par verge carrée la chaleur envoyée chaque minute par le soleil sur le pavé de Paris.— En physique, une calorie est la somme de chaleur nécessaire pour élever d'un degré la température d'une pinte d'eau.— D'après ce fait, et si le calorique arrivant sur 3 pieds carrés pouvait être arrêté, accumulé, comme on arrête, on accumule par un barrage l'eau d'un ruisseau, quelques minutes suffiraient pour la cuisson de cette fameuse poule au pot souhaité par Henri IV.

Le même savant a également démontré que chaque année, la terre reçoit la deux cent millionième partie seulement de la chaleur émise par le soleil, et cependant cette quantité en apparence si minime suffirait pour faire fondre une croûte de glace qui recouvrirait la surface totale du globe, sur une hauteur d'environ 66 pieds.

Ce calorique se perd par sa pénétration dans le sol, sa répartition entre tous les corps et surtout son rayonnement, son renvoi vers les espaces célestes ; il ne peut donc dans les circonstances ordinaires s'accumuler sur un même point, ce qui n'est pas à regretter vraiment, car en supposant cette répartition du rayonnement arrêtée quelques heures, l'intensité de la chaleur solaire deviendrait suffisante pour carboniser et même volatiliser les minéraux, les végétaux, les animaux, et aussi l'espèce humaine.

L'idée de tirer parti de la chaleur émanée du soleil n'a rien de chimérique si l'on se souvient qu'Archimède s'en servit pour incendier à distance les trirèmes romaines assiégeant Syracuse, fait peu croyable, mais dont Buffon démontra la possibilité en concentrant les rayons solaires au moyen de réflecteurs pour enflammer à soixante-huit mètres une solive de bois goudronné.

En outre, personne n'ignore les effets de ces mêmes rayons dirigés sur une substance inflammable par l'intermédiaire d'une lentille ou verre grossissant.

Enfin le physicien genevois Saussure, célèbre à la fin du siècle dernier par ses découvertes géologiques, avait imaginé une marmite pour faire cuire les aliments par le seul effet de l'insolation directe et prolongée.

Comme la radiation solaire est beaucoup plus intense sur les hautes montagnes qu'au fond des vallées, Saussure ne manquait jamais, quand il entreprenait une excursion alpestre, d'emporter avec lui sa marmite, mais malgré les circonstances les plus favorables, il n'obtint jamais que des demi-résultats.

Aujourd'hui, l'ingénieur américain Ericson, constructeur du *Monitor*, si fameux par sa lutte acharnée contre le *Merrimac*, et M. Mouchot, professeur de physique au lycée impérial de Tours, ont construit des appareils dont le but est de faire servir la chaleur solaire à des usages industriels.

De celui de M. Ericson, nous ne pouvons rien dire, ne connaissant son existence que par les merveilles qu'en racontent les journaux américains, si sujets à caution. Il en est tout autrement de l'appareil de M. Mouchot qui, à Saint-Cloud et à Biarritz, a déjà fonctionné plusieurs fois.

La chaudière destinée par M. Mouchot à accumuler la chaleur solaire, se compose d'un vase métallique noirci à l'extérieur et posé sur un lit de sable, une maçonnerie

de briques ou toute autre matière non conductrice du calorique. Ce récipient, recouvert d'une cloche en verre ou d'un vitrage, est exposé à l'insolation directe; en outre, un réflecteur en métal projette sur la chaudière un surcroît de rayons.

Dans la disposition de son appareil, l'inventeur a mis à profit cette propriété dont jouissent les corps à surface noircie d'absorber, de s'assimiler la chaleur extérieure, et aussi celle qui caractérise le verre de se laisser traverser par les rayons du soleil sans permettre à la chaleur concentrée de reprendre la même voie pour se disperser dans l'espace.

C'est en partie à cause de cette particularité que le verre est choisi pour le coulage des cloches à primeurs, comme aussi c'est parce que les corps noirs absorbent facilement la chaleur qu'il y a avantage à faire chauffer une substance quelconque dans un vase à surface externe noire et dépolie.

Si le récipient, disposé comme nous l'avons indiqué ci-dessus, est vide, la température s'y élève en moins d'une demi-heure à deux cents degrés centigrades, quelquefois plus. Or, il est facile de comprendre que si, dans ce milieu chauffé, on introduit un vase métallique à parois noircies et contenant de l'eau, cette eau ne tardera pas à bouillir, et lorsque la quantité de chaleur absorbée suffira pour atteindre cent degrés, il y aura formation de vapeur utilisable pour divers usages.

Tout cela n'est pas une simple fantaisie théorique, car la chaudière-soleil existe et son inventeur a réussi à faire cuire des œufs, de la viande, des légumes, à y distiller de l'alcool et même la vapeur d'eau produite par la seule concentration des rayons du soleil a pu donner le mouvement à une petite machine motrice de forme ordinaire.

Le problème d'utiliser directement la chaleur solaire paraît donc résolu en principe; que la houille disparaisse, les admirables mécaniques de nos ateliers ne s'arrêteront pas pour cela.

N'allons cependant pas trop loin; la chaudière-soleil est inventée, mais restent les applications. Le résultat obtenu par M. Mouchot est merveilleux, sans doute, mais sa réalisation est encore un fait plus curieux que pratique. Cet appareil sera toujours pour les pays froids une ressource nulle, pour les contrées tempérées un moteur plus inconstant que nos anciens moulins à vent.

Il n'y aurait donc que les pays de la zone torride qui pourraient obtenir quelques résultats sérieux de la transformation de la chaleur solaire en travail mécanique, et, pour cela, faudrait-il encore que leurs habitants en arrivassent à vaincre cette paresse qui leur est si chère et qu'entretient l'incroyable fécondité du sol sur lequel ils vivent.

NOS CHANCES DE VIE A TOUS LES AGES.

Découvrons-nous un jour la loi qui règle nos destinées, qui détermine le nombre d'années que chacun de nous doit passer dans cette vallée de misères et de larmes? Non, très-probablement, et peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Dans sa pitié pour les esprits impatientes, la statistique leur offre, à défaut de chiffres exacts, quelques moyennes, quelques calculs de probabilités assez consolants.

Ainsi l'enfant qui vient de naître peut espérer atteindre 42 ans, et ses chances de longue existence augmentent à mesure qu'il avance en âge, puisque, à dix ans, la durée probable de sa vie n'est plus de 42, mais de 51 ans. De 20 ans à 40, la probabilité reste à peu près station-

naire; elle est comprise entre 64 et 68 ans; à 50, elle se relève: l'individu porteur de son demi-siècle peut raisonnablement espérer atteindre 71 ans; à 60, ses chances de vie le conduisent à 74; à 70, il atteindra peut-être 77, et 84, s'il dépasse sa 80e année. Pour le vieillard de 90 ans, la statistique est avare; elle ne veut plus lui accorder qu'une année de répit, mais elle est vraiment cruelle pour celui de 95 ans qu'elle abandonne, sans plus vouloir s'en occuper: il n'existe plus pour elle. Ce qui n'empêche pas bon nombre de candidats centenaire d'avoir bon pied, bon œil, excellent estomac et, en atteignant, puis dépassant la centaine, de se moquer des calculateurs et de leur science.

Ces chiffres sont ceux de la vie probable à chaque âge: il nous reste à connaître combien, sur un nombre donné de naissances, 1,000 par exemple, de la même année, il reste de survivants aux diverses périodes de l'existence.

A dix ans, 683 enfants ont survécu; à onze ans, 633; à vingt ans, il ne reste plus que 570 survivants; à quarante, 510; à cinquante, 452; mais à partir de cet âge, la mortalité augmente rapidement, de telle manière que 360 individus seulement sur 1,000 atteignent l'âge de soixante ans; 241 celui de 70; 92 celui de quatre-vingts, et 9 l'âge respectable de quatre-vingt-dix ans. Enfin, il est bien entendu qu'aucun des 1,000 enfants nés la même année ne devra parvenir à quatre-vingt-quinze ans, dans la crainte de déranger ces calculs et de détruire l'harmonie de ces chiffres assez difficile à établir.

Un des résultats acquis depuis un demi-siècle, et dû à la transformation si complète de l'hygiène publique et privée, à l'aisance plus généralement répandue, à la découverte de la vaccine, aux progrès de la thérapeutique, est l'augmentation très-sensible que l'on remarque dans la durée de la vie moyenne. Ainsi, cette durée qui, au commencement du dix-huitième siècle, n'était que de 28 ans, est successivement élevée à 32, de 1817 à 1831; à 35, de 1832 à 1846, et à 38, de 1847 à 1850. Il y a tout lieu de penser qu'aujourd'hui elle est bien près de 40, et que ce chiffre, à Paris notamment, se trouvera de nouveau quelque peu surélevé, grâce à l'arrêté pris, le 1er janvier 1869, par M. le préfet de la Seine, arrêté qui autorise la constatation des naissances à domicile.

Partant de ces données pour établir une comparaison entre deux époques suffisamment éloignées l'une de l'autre, nous constatons que l'âge moyen étant de 28 ans, il y a juste un siècle, sous le règne de Louis XV et de 40 ans sous la troisième République, la mortalité annuelle se trouve réduite d'environ un tiers; c'est-à-dire que si Paris, en 1770, avait eu sa population actuelle de dix-huit cent mille âmes, il en aurait perdu annuellement 64,200, tandis que, de nos jours, cette perte ne s'élève qu'à 45,000; l'épargne d'existences humaines est donc de 19,200. Pour la France entière, et en nous basant sur le chiffre actuel de population, nous aurions chaque année, d'une part une mortalité de 1,284 000 habitants, de l'autre 900,000 seulement, c'est-à-dire une économie réalisée de 384,000 âmes. En d'autres termes, la France de Louis XV, peuplée de 22 millions d'habitants, en perdait annuellement un nombre à peu près égal à celui de la France actuelle peuplée de 36 millions de Français.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS..

La politique est un terrain brûlant où l'on doit marcher avec prudence.

La *polit ticket*—un terrain brûlant—houle—long doit marcher—E avec PRU danse.

L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières.
Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

Editeurs-Propriétaires.—DUVERNAY, FRERES & DANSEREAU.